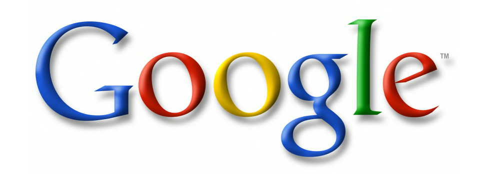
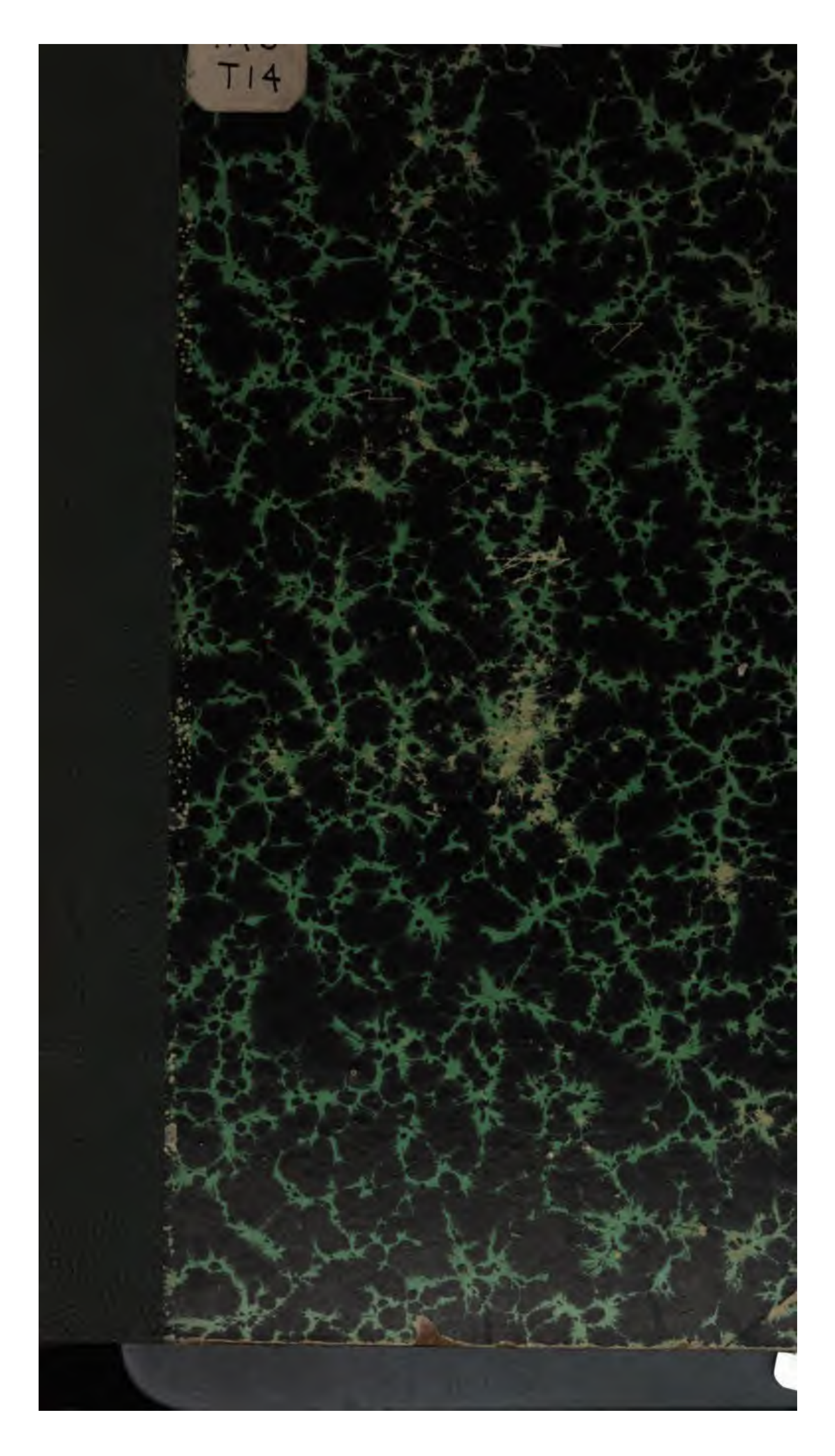



T14


LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
A. P. THIEME


FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

UNIVERSITÉ DE PARIS

RABELAIS

ET

LA RÉFORME

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 21 novembre 1902

PAR

Louis TALANT



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—

1902

UNIVERSITÉ DE PARIS

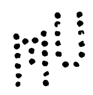
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examinateurs de la soutenance :

M. JOHN VIÉNOT, président de la soutenance.

MM. JOHN VIÉNOT,		
BONET-MAURY,	}	Examinateurs.
RAOUL ALLIER,		

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.



N° 346

A MES PARENTS

A Monsieur le professeur Abel LEFRANC

Secrétaire du Collège de France

BIBLIOGRAPHIE

I. — ŒUVRES DE RABELAIS

Édition Jannet. 7 volumes. Paris (Picard) 1867-1868.

— Burgaud des Marets et Rathery. 2 volumes. Paris (Firmin Didot). 2e édition 1870.

— Marty-Laveaux. 4 volumes. Paris (Lemerre). 1868-1881.

— Moland. 1 volume. Paris (Garnier).

II. — OUVRAGES SPÉCIAUX SUR RABELAIS[1]

Charles Brunet. — *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions orignales des 5 livres du roman de Rabelais*. Paris (Potier) 1852.

Jean Fleury. — *Rabelais et ses œuvres*. Paris (Didier et Cie) 1876.

Emile Gebhart. — *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*. Paris (Hachette) 1877. (Réédité dans la *Collection des classiques populaires*). (Lecène-Oudin) 1895.

Paul Stapfer. — *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre*. Paris (Armand Colin). 2e édition, 1889.

Otto Haupt. — *Luther et Rabelais dans leurs rapports pédagogiques. Thèse pour le doctorat en philosophie*. Leipzig, 1890.

[1] Dans le courant de notre thèse, nous indiquerons les ouvrages traitant d'un point particulier de la vie ou de l'œuvre de Rabelais.

Sainte Beuve :

Voltaire

René Millet. — Rabelais (*dans la Collection des grands écrivains français*). Paris (Hachette) 1892.

Albert Réville. — *Rabelais, sa vie, son œuvre, ses idées sur l'éducation. Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1872.

Henrich Schneegans. — *Rabelais' Stellung zur Reformation*, /zur *Allgemeinen Zeitung*. 10 juin 1898. /Beilage

---

Voir aussi les articles sur Rabelais dans les ouvrages suivants :

Guizot. — *Méditations et études morales.* Paris 1859.

Lenient. — *La satire en France au* XVI[e] *siècle*. Paris (Hachette). Nouvelle édition 1877.

Nisard. — *Histoire de la littérature française*. 8[e] édition 1881.

Brunetière. — *Questions de critique*. Calmann-Lévy 1889.

Gauthiez. — *Etudes sur le* XVI[e] *siècle.* Paris 1893.

Faguet. — *Etudes littéraires sur le* XVI[e] *siècle*. Paris, 9[e] édition, 1898.

Hauser: La religion de Rabelais Revue des Cours et Conférences 30 Déc 1897

Abel Lefranc. — Cours professé à l'*Ecole des Hautes Etudes* pendant l'année 1901-1902 sur : *Rabelais, la Renaissance et la Réforme* [1].

[1] Nous devons une reconnaissance particulière à M. le professeur Ab. Lefranc, qui nous a introduit et guidé dans les études rabelaisiennes.

Ant. Méray. La vie au temps des libres prêcheurs et les devanciers de Luther et Rabelais Paris, 1878.

INTRODUCTION

« Presque toutes les grandes époques, a dit M. Guizot, ont été vouées à une question, sinon exclusive, du moins dominante dans les évènements comme dans les esprits, et autour de laquelle venaient se concentrer les dissentiments et les efforts. Dans le seizième siècle, la question de l'unité ou de la réforme religieuse ; dans le dix-septième, la question de la monarchie pure, conquérante au dehors, administrative au dedans ; dans le dix-huitième, la question de la liberté philosophique et politique[1] »

La question religieuse, en effet, a été la question par excellence du seizième siècle. Dans la grande lutte qui, à cette époque, divisa la chrétienté et enleva à l'Eglise la moitié de l'Europe, chacun dut, quelquefois malgré lui, prendre parti ; tout écrivain, tout penseur fut appelé à dire son mot sur les problèmes qui tourmentaient alors les esprits.

Il nous a paru intéressant de rechercher quelle fut au juste l'attitude de Rabelais dans ces débats, et comment il résolut pour son propre compte le

[1] *Méditations sur la religion chrétienne.* Troisième série (préface).

grand problème que le conflit de l'Eglise et de la Réforme posait aux hommes du seizième siècle.

L'œuvre du grand satirique a été étudiée à bien des points de vue, philosophie, pédagogie, médecine ; ses opinions religieuses ne nous semblent pas avoir été mises suffisamment en lumière. Cette enquête a d'ailleurs un intérêt d'un caractère plus général ; elle peut contribuer à jeter quelque lumière sur la question si obscure et si complexe des rapports de la Réforme et de la Renaissance.

Mais, dira-t-on, n'est-ce pas prendre trop au sérieux ce grand bouffon, ce rieur infatigable que de chercher dans le fatras de ces « *billevesées* », dans l'amas de ses folies ou de ses grossièretés, des vues sur la religion et les éléments d'une théologie (dans le sens primitif du mot) ? La présente étude répondra, nous l'espérons à cette question.

D'ailleurs le Rabelais bouffon et « *beuveur très illustre* » n'est qu'un faux Rabelais, une caricature formée après coup avec des traits empruntés à Panurge et à frère Jean, mais qui n'a rien de commun avec le moine studieux de Fontenay, commensal de l'évêque Geoffroy d'Estissac, avec le secrétaire-médecin du cardinal du Bellay, avec le correspondant ou l'ami de quelques-uns des représentants le plus illustres de la Renaissance.

Il ne faudrait pas, pour cela, tomber dans l'excès opposé, faire de maître François le « *paran-*

gon de toute philosophie », et voir en lui une espèce de prophète qui, sous le voile d'une obscurité voulue, sous le couvert de « moqueries, folâteries et menteries joyeuses » aurait livré à la méditation des seuls lecteurs capables de briser l'os pour « sugcer la substantifique mouelle » des doctrines très hardies et très « *absconces* », de « tres-haultz sacremens et mystères horrificques, tant en ce qui concerne nostre religion, que aussi l'estat politicq et vie œconomicque. »[1]

Non ! il y a dans cette œuvre immense des allusions aux hommes et aux choses du temps, mais sans détours et sans voiles, il y a dans ce livre joyeux des choses sérieuses (et beaucoup plus qu'on ne le croit communément), mais exprimées très clairement, et dont la gravité de ton nous frappe d'autant plus qu'elle contraste avec les folles histoires. Le torrent impétueux et limoneux s'étale alors en un large fleuve, majestueux et calme, dont les eaux transparentes laissent voir le fond uni et reflètent l'azur des cieux.

Il n'est donc pas nécessaire pour démêler la vraie pensée de l'auteur, pour connaître ses sentiments intimes, de se livrer aux fantaisies allégoriques de l'école d'Alexandrie ; il suffit de l'étudier en toute simplicité, sans parti-pris et sans préjugés.

Le principal danger était justement pour nous

[1] *Gargantua* (prologue)

de ne pas faire œuvre assez objective, de ne pas sortir assez de nous mêmes, et, donnant dans le travers commun à tous les commentateurs, de prêter à notre auteur des idées qu'il n'avait pas, vérifiant ainsi l'oracle de la dive bouteille : « Buvant de cette liqueur mirifique, sentirez goût de tel vin comme vous l'aurez imaginé. »

Nous espérons, autant qu'il se peut, avoir échappé à ce danger.

Il nous reste maintenant à nous expliquer sur la place que nous avons donnée, ou plutôt, que nous n'avons pas donnée au cinquième livre. Ce dernier livre parut une dizaine d'années après la mort de Rabelais. Les meilleurs critiques [1] en ont contesté l'authenticité, tout en admettant des parties où se reconnaît la main de Rabelais. Mais comme il est difficile et toujours très délicat de faire le départ entre ce qui appartient en propre à notre auteur et ce qui est apocryphe, nous avons préféré, pour prévenir tout débat, laisser complètement de côté cette portion de l'œuvre. Aussi bien, elle n'ajoute et ne change pas grand chose aux idées essentielles de l'auteur. Si les attaques contre Rome y sont plus violentes et plus passionnées, il y a dans les deux premiers livres des sympathies plus marquées pour la Réforme et des avances plus positives au parti novateur. Les quatre premiers livres suffiront pour le but que nous nous proposons.

[1] Voir Brunetière *Questions de critique*. Calman-Levy 1889

Notre première partie n'a pas la prétention d'être une biographie complète de Rabelais.

Nous laissons entièrement de côté tout ce qui concerne le développement littéraire de Rabelais, pour ne nous occuper que de son développement religieux. Qu'on ne s'étonne donc pas de ne trouver dans notre travail, ni des détails sur les relations de notre auteur avec le juge Tiraqueau, avec le poète Jean Bouchet ou tels autres de ses contemporains, ni l'énumération de ses publications scientifiques.

Encore moins nous attarderons-nous à réfuter toutes les calomnies qu'on a répandues sur lui et à détruire les légendes plus ou moins absurdes qui courent sur son compte.

Nous n'avons voulu étudier Rabelais et son œuvre qu'au point de vue de la question religieuse ; l'image que nous en donnons dans ce travail n'est donc qu'une partie de la réalité ; notre seul désir est qu'elle ne soit pas trop infidèle ou trop confuse. Mais, ce n'est qu'en assemblant les diverses parties du miroir qu'on pourra se faire une idée complète et exacte de ce vaste génie, de cette personnalité si puissante et si originale.

CHAPITRE PREMIER

LES FAITS

PREMIÈRES ÉTUDES ET INFLUENCES SUBIES [1].

Rabelais naquit à Chinon dans la dernière décade du XVe siècle. On admettait autrefois 1483 comme date exacte : la même année aurait ainsi vu naître Luther et Rabelais, ces deux puissants génies chacun en son genre ; l'un à Eisleben, dans la rêveuse et mystique Allemagne, l'autre sur les bords fleuris de la Loire, dans la « *benoiste Tourraine, ce jardin de France* », comme l'appelle Rabelais, la patrie de P. L. Courrier, de Balzac, et aussi du sévère Descartes ; mais aujourd'hui on rapproche généralement cette date de 1495. Il semble que l'on doive s'arrêter à l'année 1490 indiquée par l'historien de Thou.

La famille de Rabelais appartenait à la bonne bourgeoisie et jouissait d'une certaine aisance, puisqu'elle possédait une vigne à la Devinière et une maison de ville à Chinon. Rabelais n'a donc pas été besogneux et élevé par charité, comme on l'a dit quelquefois.

[1] Les savantes recherches et les heureuses trouvailles de M. Benjamin Fillon, l'érudit vendéen, ont éclairé cette période si obscure de la vie de Rabelais.

Voir l'*Eglise réformée de Fontenay-le-Comte, ses précurseurs, ses premiers fidèles, prédicateurs et pasteurs*. Fontenay (Robuchon) 1872.

Mis d'abord en pension à l'abbaye de Seuillé, puis au couvent de la Baumette près d'Angers, il ne semble pas avoir beaucoup profité de ses premières études. Mais à la Baumette il se créa des amitiés qu'il devait mettre plus tard à profit ; il se lia avec Geoffroy d'Estissac, qui devint ensuite évêque de Maillezais, avec les quatre frères du Bellay, dont deux devaient jouer un rôle important dans l'histoire du XVI[e] siècle.

Devenu homme, Rabelais dut prendre un état : il entra au couvent.

On se perd en conjectures sur ce choix d'une carrière si peu en rapport avec ce que nous savons de lui. D'après Antoine Leroy, c'est la volonté même de son père qui l'obligea à entrer au couvent [1]. « Son père prit-il un malin plaisir à contrarier l'essor d'un jeune esprit qu'il avait trouvé trop curieux et trop avide de connaissances [2] ? ». On ne le sait. Le plus probable est que, faute de mieux, le jeune Rabelais embrassa une profession qui, sans exiger de nouveaux sacrifices pécuniaires, lui permettait de continuer ses études, en l'affranchissant des soucis matériels de l'existence. Instruit comme il l'était, avec les goûts studieux qu'on lui connaît, il ne pouvait prendre qu'une position libérale ; mais il lui aurait fallu pour cela faire des études spéciales que la position de son père, quoique aisée, ne lui permettait pas ; il était en effet le dernier de plusieurs enfants.

[1] *Cordigerum esse vult pater.* (*Francisci Rabelæsi gesta*, dans le *Floretum Philosophicum*. Paris 1649).
[2] Stapfer, *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre.* p. 3.

Ce qui est certain, c'est que Rabelais ne se fit pas moine pour calmer des troubles de conscience et pour travailler, comme Luther, à l'œuvre de son salut.

Il entra vers 1509 au couvent franciscain du Puy-Saint-Martin, à Fontenay-le-Comte. Il fut peut-être amené dans cette ville par un de ses compatriotes, Pierre Mallet qui y fut plus tard procureur du roi. D'autre part, un des moines avec qui Rabelais se lia d'une solide amitié et qui se fit son précepteur, Pierre Lamy, était parent du sénéchal du château de Coulonges, qui appartenait aux d'Estissac. C'est sans doute ce qui explique que Rabelais ait choisi pour y entrer l'ordre des Franciscains qui, au témoignage de Colletet, faisaient vœu d'ignorance encore plus que de pauvreté [1].

Ce fut pourtant dans ce milieu que Rabelais acquit ce savoir encyclopédique qui caractérisa quelques hommes de la Renaissance, et qu'il se forma en grande partie.

Cette période de sa vie (1509-1524) est très importante ; et nous devons insister sur les différentes influences qui se firent alors sentir sur Rabelais.

Le jeune moine passa d'abord par tous les degrès du sacerdoce jusqu'à la prêtrise qu'il dut recevoir vers 1519 [2]. Comme il le dit dans sa supplique à Paul III, il vaqua au saint ministère de l'autel et, à l'exemple de ses confrères, il se livra,

[1] *Histoire des poètes français*, (manuscrit de la Bibliothèque du Louvre).
[2] Voir la *Notice Bibliographique* en tête des œuvres de Rabelais, *Edition Burgaud des Marets* et *Rathery* tome I p. 4.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

unes de ses crudités de langage et une foule d'anecdotes « joyeuses et de « haulte gresse » que les frères prêcheurs enchassaient entre deux exhortations ou deux appels à la pénitence, sans doute pour exciter l'intérêt des fidèles.

« Vous comptez, mes frères, s'écrie Menot, sur votre bonne provision d'indulgences ; vous espérez qu'à l'heure de la mort il vous suffira de les présenter à Dieu. O grand abus, ô perdition d'une infinité d'âmes ! Mille et mille d'entre vous croient aller en paradis. Ils iront à tous les diables [1] ! ».

A tous les diables ! à trente mille diables ! cette expression peu ecclésiastique qui revient sans cesse dans les sermons de Menot est le juron familier de frère Jean.

Le prédicateur Jean Raulin nous offre dans le 4[e] sermon sur le veuvage le type des hésitations de Panurge à l'endroit du mariage :

« Une veuve alléguait à son curé qu'elle avait besoin d'un aide, et que son valet était bien ce qu'il lui fallait. « Eh bien ! dit le curé, épouse-le » — « Mais s'il allait faire le maître ? » — « Alors ne l'épouse pas ». — « Mais je ne puis faire l'ouvrage toute seule. » — « Epouse le donc ! » — « Et s'il est brutal et dépensier ? » — « Alors, ma mie, ne l'épouse pas. »

Pour la mieux conseiller, le curé finit par avoir recours aux cloches qu'il met en branle.

La veuve y prête l'oreille et comprend clairement qu'elles lui disent : « Prends ton valet ».

Une fois mariée, le valet la battit. Elle retourne

[1] Meray, *op. cit.* I. p. 136.



Il entra aussi en rapport, sans doute par l'intermédiaire de Lamy, avec Aymery Bouchard, président à Saintes, qui était très versé dans la connaissance des auteurs de l'antiquité, et l'un des premiers parmi les beaux esprits de son temps, dit Bordier[1] à qui nous empruntons ces renseignements sur ce personnage. Bouchard composa plus tard un livre : *de l'Excellence et de l'Immortalité de l'âme*, qui est tout imprégné des philosophes grecs et dont le mysticisme quintessencié et parfois inintelligible rappelle fort bien le langage précieux de la sœur du roi et de quelques uns des lettrés qui l'entouraient [2].

En 1550 Bouchard devint chancelier du roi de Navarre et déploya un grand zèle pour la Réforme ; il fit venir à Nérac Théodore de Bèze avec d'autres prédicants. Mais, plus tard, compromis, il livra son maître aux Guise pour racheter sa vie et ses biens.

Il y eut donc, dans ce milieu de Fontenay, comme d'ailleurs dans toute l'Europe à cette époque, une sorte de résurrection de l'amitié antique ; les lettrés et les savants formaient une espèce de franc-maçonnerie intellectuelle; il y avait entre eux émulation mutuelle, échange d'idées et de livres, et ces amitiés expliquent comment la Renaissance et la Réforme se propagèrent si facilement.

Mais celui auquel Rabelais dut certainement le plus, c'est son compagnon en « moinerie » Pierre Lamy, qui avait sur lui l'avantage de l'âge et des connaissances acquises et qui se fit son

[1] *France protestante, article* Bouchard.
[2] Bordier. *Article cité.*

précepteur, son guide et son appui. Les services que Lamy rendit à Rabelais furent de deux sortes : il l'initia à l'étude du grec et de l'antiquité, et peut-être aussi de l'hébreu ; et il le mit en rapport avec quelques-uns des plus grands représentants de la Renaissance : Guillaume Budé et peut-être aussi Erasme.

Les deux amis étudient d'abord le grec et l'hébreu. Ce fut là l'origine de tous leurs tourments.

Rien n'etait plus rare, en effet, à cette époque, surtout dans un couvent de moines mendiants, que la connaissance de ces deux langues ; et rien n'était aussi dangereux.

Selon Denys Lambin, les langues grecque et hébraïque étaient, encore sous François Ier, ignorées dans les collèges de Paris[1].

« Je suis venu à Paris pour m'y occuper de grec, écrivait en 1517 Glareanus à Erasme, et mon espérance a été bien déçue. Ici, aucun maître n'explique en public ou en particulier les grands auteurs[2]. »

Rien n'était en même temps plus dangereux : la renaissance des études grecques coïncidait avec l'introduction de l'hérésie lutherienne en France, et le clergé qui cette fois n'avait pas tort voyait la source de l'hérésie dans l'etude du grec qui livrait à l'esprit d'examen et à la critique les monuments littéraires de la primitive Eglise. C'est ainsi que Noël Beda appelle le grec la langue de l'hérésie[3] et que, encore au XVIIe siè-

[1] *Rabelais* par E. Gebhart (Lecène et Oudin) p. 80.
[2] Herminjard *Correspondance des Réformateurs*, t. I, p. 31.
[3] V. Egger, *Histoire de l'Hellénisme en France*, t. I, p. [illegible].

cle, Varillas fait d'Amyot un franc hérétique, ajoutant qu'il l'était devenu à force d'étudier le grec.[1]

Il fallait donc à Rabelais non seulement le désir de s'instruire, mais un certain courage ; l'ordre des Franciscains était, en effet, l'un des plus acharnés contre les langues anciennes et la Renaissance en général. On le sait par une lettre de Budé à P. Lamy :

« Jusqu'où va donc la fâcheuse démence de ces hommes (les confrères de Lamy)?, s'écrie-t-il dans une généreuse indignation... Plusieurs d'entre eux viennent de s'animer d'une telle haine contre les doctrines théologiques énoncées récemment par un Rotterdamois (Erasme)... qu'ils ont regardé comme une chose sainte de le diffamer... Les théologiens des ordres mendiants sont cause de cet emportement et, avant tous, ceux du vôtre, qui ont attaqué avec le plus d'hostilité les ouvrages de cet auteur et ceux des hellénistes [2] ».

Sous la savante direction de Lamy, Rabelais étudie les philosophes grecs. Il paraît avoir particulièrement goûté Platon, qui est, avec Lucien, son auteur favori [3]. Il y eut d'ailleurs, en France, dans la première moitié du XVIe siècle, une renaissance très marquée du platonisme et Rabelais ne fut certainement pas étranger à ce mouvement en faveur des idées platoniciennes, dont Marguerite

[1] Rathery, p. 5.

[2] Lettres grecques de Budé dans les *Opera omnia*. Bâle 1557, tome I, page 433.

[3] L'Université de Montpellier possède un exemplaire grec des œuvres de Platon ayant appartenu à Rabelais et sur lequel M. Lefranc a publié une étude très intéressante : *Le Platon de Rabelais*. Paris (Henri Leclerc) 1901. Extrait du *Bulletin du Bibliophile*.

fut l'initiatrice en France [1]. Les ouvrages de Nicolas de Cuse et de Marsile Ficin, les deux plus ardents admirateurs du philosophe grec au xv[e] siècle, ne lui furent sans doute pas inconnus. Rabelais cite le nom du premier à deux reprises (II, page 76, IV, p. 102 de l'édition Jannet) ; quant au second, nous savons par M. Benj. Fillon que la bibliothèque du couvent de Fontenay contenait une de ses traductions latines des œuvres de Platon. C'est à Marsile Ficin que Rabelais emprunte peut-être sa célèbre définition de Dieu « cette infinie et intellectuelle sphere, le centre de laquelle est en chascun lieu de l'univers, la circonference poinct [2]. »

Tiraqueau cite aussi avec éloge dans la préface d'un de ses ouvages une traduction d'Hérodote faite par Rabelais « frère mineur, homme d'une habileté consommée dans les langues latine et grecque et dans toutes les sciences, au-dessus de ce qu'on pourrait attendre de son âge et des habitudes, ou plutôt des scrupules excessifs de son ordre. »

Mais Rabelais étudia aussi les auteurs de la Sainte Ecriture, et ce fut pendant son séjour au couvent qu'il acquit cette merveilleuse connaissance de la Bible que révèle son œuvre. Il semble avoir eu une prédilection marquée pour « Monsieur sainct Paul », il cite à chaque instant « le bon apostre » et, même lorsqu'il ne le cite pas expres-

1 Voir *Le Platonisme et la Littérature en France*, par Abel Lefranc, Paris (A. Colin) 1896. Extrait de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, numéro du 15 janvier 1896.

2 Voir *Marguerite de Navarre et le Platonisme de la Renaissance*. Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*. (1897-1898), par Ab. Lefranc.

sément, il s'en inspire. M. Fillon[1] a retrouvé un exemplaire des *Commentaires sur les Epitres de saint Paul*, par Lefèvre d'Etaples (édition de Paris, Estienne 1512). qui porte la signature de Pierre Mallet, le compatriote et l'ami de Rabelais. Celui-ci dut certainement l'avoir entre les mains et s'en nourrir.

Connaissant le grec, il lut l'Ecriture sainte dans le texte, et il se procura sans doute aussitôt qu'il parut le Nouveau Testament grec d'Erasme qui fut publié en mars 1516.

Etienne Jordan, dans son livre intitulé : *Histoire d'un voyage littéraire en France, en Hollande et en Angleterre* (La Haye, 1735) raconte ce qui suit :

> M. Bœrner, professeur en théologie (à Dresde), nous donna le café le lendemain dans sa bibliothèque qui est considérable et bien choisie. Il nous montra un Nouveau Testament grec, qui avait autrefois appartenu à Rabelais, et dans lequel le savant médecin a écrit de sa main : Francisci Rabelœsi. χινώνος μέν τὸ γένος, τὴν άιρησιν δὲ Φράγκισκανοῦ Ἰατροῦ.

Quant à l'hébreu, maints passages de son œuvre prouvent qu'il le savait et qu'il en connaissait toutes les nuances. Il y en a un, au livre II, qui est assez amusant. A Pantagruel, qui se scandalise que Panurge, mettant un denier, « ès bessains des pardons » en prenne « douze deniers, voire bien douze liards ou doubles pour le moins », celui-ci répond pour se disculper :

> « Les pardonnaires me le donnent quand ilz me disent en me presentant les reliques à baiser : *Centu-*

[1] *Op. cit.* p. 7, note 2.

plum accipies, que pour un denier j'en prene cent ; car *accipies* est dict selon la manière des Hebreux, qui usent du futur au lieu de l'impératif, comme vous avez en la loy : *Diliges Dominum*, id est *dilige*... Ainsi quand le pardonnigere me dict : *Centuplum accipies*, il veut dire : *Centuplum accipe* ; et ainsi l'expose Rabi Kimy et Rabi Aben Ezra et tous les massoretz. »

Lamy ne fit pas seulement connaître à son élève les grands noms de l'antiquité, il le mit aussi en rapports avec un des plus célèbres personnages du royaume, Guillaume Budé, premier maître des requêtes, le restaurateur des études grecques en France, le père et le protecteur des hellénistes français.

Lamy, en correspondance avec Budé, lui parla sans doute de son compagnon d'études. Lorsque le savant humaniste écrivait au moine de Fontenay, il ajoutait toujours quelques mots à l'adresse de frère François : « Saluez de ma part votre frère en religion et en science », ou bien : « Adieu, et saluez quatre fois en mon nom le docte et gentil Rabelais. » Celui-ci ne se contenta pas de ces marques d'amitié, et il obtint bientôt des lettres de Budé.

Cette correspondance est des plus intéressantes, car elle nous éclaire sur les sentiments et les pensées intimes de Budé, et nous permet de fixer la chronologie des principaux faits de cette période de la vie de Rabelais[1].

La première de ces lettres[2], adressée à Lamy

[1] Il y a eu des lettres de Budé plusieurs éditions, du vivant même de l'auteur. Elles ont été réunies dans les *Opera omnia*. Bâle, 1557, tome I.
[2] Id., tome I, p. 267.

(10 février 1520?) expose l'idée de la spéculation indépendante ; il y règne un grand ton religieux et elle nous révèle en Budé une âme profondément chrétienne et même mystique; on sent en la lisant que la Renaissance française ne fut pas comme celle des Italiens une renaissance purement littéraire qui va demander à l'antiquité des formes nouvelles et des modèles à imiter ; ce fut aussi une renaissance morale, un renouvellement de l'être tout entier par le retour aux sources profondes de la pensée antique, philosophique et chrétienne.

Dans la dernière lettre (février 1524 ?), adressée à Rabelais, on saisit encore mieux chez Budé l'influence évidente de la première Réforme française. Il pousse un nouveau cri d'alarme en faveur de l'enseignement du grec menacé par le fanatisme et l'ignorance. Il fait remarquer que le grand reproche que l'on fait à cette langue, c'est de conduire au luthéranisme et que, en effet, il y a concordance entre la renaissance des langues anciennes et l'apparition des doctrines de Luther[1].

Théodore de Bèze dira de même plus tard que l'étude du grec et de l'hébreu « étaient choses préparatoires de la grande bonté et miséricorde de Dieu, pour une grande œuvre[2]. »

Mais ce sont surtout les ouvrages de Budé qui montrent l'alliance intime qui exista dans les premières années du XVIe siècle entre l'Humanisme et la Réforme. On croit y trouver un érudit et un

[1] *Opera omnia*, tome I, p. 435.
[2] Doumergue, *Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps.* Lausanne, 1901, p. 207.

grammairien, on découvre un philosophe chrétien.

Dans le *de Contemptu rerum fortuitarum* (1520) que Rabelais put connaître, encore au couvent, l'auteur conseille à ceux qui se sentent faibles contre les coups de la fortune de tourner leurs regards vers le fondateur du Christianisme : il a été pauvre et il a senti l'aiguillon de la douleur. Cette résignation qui se fonde sur la mort de Jésus-Christ, il ne faut pas la chercher dans la philosophie ancienne. Nous n'aurions jamais trouvé cette doctrine sublime si Jésus-Christ ne nous l'avait révélée[1].

Ailleurs, dans le *de Transitu Hellenismi ad Christianismum* (1528-1534), il montre comment la philosophie grecque a préparé la venue du Christianisme. En même temps il enseigne la nécessité de la grâce pour le salut.

L'ardeur de Budé pour tous les progrès scientifiques, ses relations d'amitié avec quelques-uns des adeptes de la Réforme, notamment avec Le Fèvre, les efforts qu'il fit pour sauver Berquin[2], et enfin sa volonté d'être enterré sans aucune pompe, firent penser à plusieurs qu'il s'était séparé du catholicisme[3]. C'est ainsi que Gesner, le 27 décembre 1534 écrit à Bullinger : « *Buddeus quoque, non est quod dubitem, noster est totus.* » En 1530, Calvin est un de ses fervents admirateurs et l'appelle « la première gloire et l'appui des lettres ».

[1] *Guillaume Budé, restaurateur des études grecques*, par Rebitté. (Joubert), 1846, p. 170.
[2] Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation*, tome II, p. 54 et 197.
[3] Bordier, *France protestante*, tome III, p. 373.

Pourtant, Melanchthon le considère en 1535 comme un papiste zélé.

C'est que, si Budé répugnait au fanatisme et avait rejeté sans doute les croyances catholiques, il manquait du courage et des convictions nécessaires pour rompre ouvertement avec l'Eglise. Mais, après sa mort, (1549), sa veuve se retira à Genève avec ses enfants qui devinrent protestants.

Cet état d'âme nous expliquera celui de Rabelais, quand nous essayerons de nous rendre compte de son attitude vis-à-vis de la Réforme.

Rabelais fut-il aussi en correspondance avec Erasme ? Il n'y a à cela rien d'impossible ; nous verrons plus loin que Pierre Lamy était connu du grand humaniste, et Budé put très bien leur servir d'intermédiaire. En tout cas, l'influence des écrits d'Erasme fut très grande sur Rabelais, si l'on en juge par une lettre que celui-ci lui écrivait de Lyon en 1532. La voici telle que la donnent toutes les biographies en tête des diverses éditions de Rabelais, ou plutôt en voici la traduction, car elle est en latin :

A....., salut profond en Jésus-Christ Sauveur.

Georges d'Armagnac, le très illustre évêque de Rhodez, m'a envoyé dernièrement l'histoire juive de Flavius Josèphe sur la prise de Jérusalem, en me priant au nom de notre ancienne amitié, de vous la faire remettre dès que je trouverais une personne de confiance qui se rendît où vous êtes. J'ai saisi avec empressement cette occasion, ô mon père très humain, de vous témoigner par quelque bon office quels sont pour vous mon profond respect et ma piété toute filiale. Mon père, ai-je dit,

je vous appellerais ma mère si votre indulgence m'y autorisait. Car ce que nous voyons journellement arriver aux femmes, qui nourrissent le fruit de leurs entrailles avant de l'avoir vu, avant de savoir même ce qu'il sera, qui le protègent, l'abritent contre l'inclémence de l'air, vous l'avez fait pour moi, pour moi dont le visage même vous était inconnu et dont le nom obscur ne pouvait me recommander à vous; vous m'avez élevé, vous m'avez prêté les chastes mamelles de votre divine science; tout ce que je sais, tout ce que je vaux, je le dois à vous seul : si je ne le proclamais hautement, je serais le plus ingrat des hommes. Salut encore une fois, père chéri, honneur de la patrie, génie tutélaire des lettres, champion indomptable de la vérité.

J'ai appris récemment par Hilaire Bertolph, avec lequel je vis ici très familièrement, que vous prépariez je ne sais quoi contre les calomnies de Jérôme Aleandre, que vous soupçonniez d'avoir écrit contre vous, sous le masque d'un faux Scaliger. Je ne vous laisserai pas hésiter plus longtemps et égarer ainsi vos soupçons. Car ce Scaliger existe; il est de Vérone, de cette famille proscrite des Scaliger; proscrit lui-même. Il exerce maintenant la médecine à Agen... Je n'ai pas encore vu son livre ici, c'est pourquoi je suppose qu'il aura été supprimé par ceux qui vous veulent du bien à Paris. »

Lyon, la veille des calendes de décembre, 1532.

Cette lettre, sur laquelle on a beaucoup discuté, fut publiée pour la première fois à Amsterdam en 1702 par Brant, dans un recueil intitulé : *Clarorum Virorum Epistolæ centum ineditæ*. Elle porte comme suscription : *ad Bernardum Salignacum;* mais cette suscription est fausse et a été ajoutée par l'éditeur en quête d'un nom de destinataire, ou a été mise d'après une copie inexacte.

M. Herminjard[1] avait soupçonné et M. Ziesing[2] a victorieusement démontré qu'elle ne pouvait être adressée qu'à Erasme.

M. Ziesing en a trouvé dans la bibliothèque de Zurich l'original, qui ne porte pas de mention de destinataire ; le long du côté droit de l'épître se trouve le nom d'Erasme avec ces mots : *nach dem index epistolarum soll dieser an Erasmus adressirt sein.*

En consultant l' « *Index et argumentum Epistolarum ad D. Erasmum. Ex biblioth. Erasmi autographis adservantur Lipsiæ in biblioth. Joannis Burscheri.* » *Lipsiæ 1784*, M. Ziesing, à qui nous empruntons tous ces détails, a trouvé ces mots, à la page 52 : *Francisci Rabelæsi, Medici, viri fama, doctrina, scriptisque noti. Lugduni, pridie calend. Decemb. Incipit : « S. P. a Christo Jesu Servatore.* »

La critique interne vient confirmer les résultats de la critique externe.

Pour qui connaît les démêlés d'Erasme avec Aléandre et son attitude à l'égard de celui-ci, la lettre ne peut être adressée qu'à Erasme. La lecture des articles de Bayle dans son *Dictionnaire philosophique* sur les deux adversaires ne laisse aucun doute à cet égard. Le livre contre Erasme dont parle Rabelais est l'*Oratio I contra Desiderium Erasmum* publié en 1531 par Scaliger et qu'Erasme, dans sa haine contre Aléandre, s'enragea à vouloir attribuer à celui-ci. Aussi

[1] V. Herminjard, *Correspondance des Réformateurs*, tome III, p. 414.
[2] Théodore Ziezing, *Erasme ou Salignac, Etude sur la lettre de Rabelais*. Paris (Alcan), 1887.

Rabelais tente-t-il d'éclairer son maître en lui disant que Scaliger existe bien et n'est pas un nom d'emprunt.

La mention d'Hilaire Bertolph qui fut le secrétaire d'Erasme pendant quelque temps est une preuve de plus.

La salutation : « salut profond par le Christ Sauveur » semble bien indiquer que la lettre s'adresse à quelqu'un favorable aux idées nouvelles, et bien près de la Réforme. C'est la formule du salut évangélique; Farel saluait en Christ Sauveur, comme Rabelais.

En faisant la part de l'exagération habituelle au genre épistolaire de l'époque, ce beau témoignage rendu à Erasme prouve que son influence sur le jeune moine fut prépondérante, et que Rabelais dut connaître et lire dès cette époque, les écrits du « théologien rotterdamois », comme l'appelle Budé.

Nous en avons d'ailleurs une preuve évidente. M. Fillon a découvert une quittance d'un des voyageurs en librairie de Henri Estienne, qui dit avoir reçu des mains du frère Pierre Lamy, la somme de sept écus au soleil « à cause des livres cejourd'huy vendus à Mgr l'evesque de Malezois ; c'est assavoyr *la Cronicque*, *Aristoteles*, *Querela pacis, Homerus,* etc[1]. »

Or la *Querela pacis* est un ouvrage d'Erasme.

L'*Eloge de la Folie* qui parut en 1512 et qui eut à Paris sept éditions en quelques mois, arriva sans nul doute à Fontenay, et Rabelais dut

[1] V. *Lettres écrites de la Vendée* par B. Fillon à M. Anatole de Montaiglon, p. 39.

applaudir avec ses amis aux traits dont Erasme perçait les théologiens et les moines.

Cette influence d'Erasme explique la position que Rabelais prit, nous le verrons plus tard, dans la question du libre arbitre. Mais à cette époque (avant 1524) son maître, son *père chéri* n'avait pas encore rompu avec Luther, et les protestants pouvaient encore voir en lui un allié.

L'action de la Réforme fut-elle plus directe sur Rabelais ? C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

M. Haupt dans sa thèse sur les rapports pédagogiques entre Luther et Rabelais [1], admet l'influence de l'Allemagne comme évidente. La *Pantagruéline Pronostication* (1532) serait, d'après lui, une imitation d'un écrit allemand qui se trouve dans la *Margarita facetiarum* de Heinrich Bebel (1503). D'après un article paru dans le *Bulletin du Bibliophile* (tome 7 p. 367), Panurge serait une dérivation du héros populaire allemand Tiel Ulespiègle et Rabelais aurait connu la littérature sur ce sujet.

Quoiqu'il en soit, Rabelais qui savait sans doute l'allemand [2], put très bien lire les opuscules de Luther, qui pénétrèrent en France dès 1519 et arrivèrent peut-être jusqu'à Fontenay dans les ballots des colporteurs, les plus actifs agents de la propagande évangélique [3]. Lamy était d'ailleurs

[1] Leipsig. 1890.
[2] Au livre 2 ch. 9, Rabelais fait parler Panurge en allemand.
[3] V. Florimond de Raemond, *Histoire de la naissance, progrez et décadence de l'Hérésie, p. 874.* Papillon s'occupait aussi d'envoyer des écrits de Luther en France et traduisit le *de votis monasticis.*

en relations avec quelques-uns des chefs de la Réforme française ; et ici, ce ne sont pas des hypothèses, il y a des textes positifs. C'est d'abord une lettre de Le Fèvre, adressée de Meaux à G. Farel le 6 juillet 1524. Nous y lisons :

Litteras honorandi Patris Pelycani ad P. Amicum, ea qua potui diligentia, curavi ut redderentur. Intellexi eum non amplius ad minoritas agere, sed indutum cucullo nigro, in quodam cœnobio, magni eleemosynarii degere, nescio quae ibi e graeco latina faciens. Vir est nobili et christiano ingenio. Optarem illum ea libertate qua nos, quando quidem nos liberavit Christus, posse in suis studiis versari[1].

C'est ensuite Papillon qui, le 7 octobre 1524, écrit de Lyon à Zwingli :

« Osculantur te in domino Michael Aranda..... Petrus Amicus, vir egregie doctus et christianus, omnesque qui sunt Christi[2]. »

Ces textes prouvent que, en 1524, Lamy était entré de plain pied dans la Réforme. Pour que les réformateurs lui aient rendu ce beau témoignage d'être *de Christ,* il fallait qu'il y eût en lui, non seulement un humaniste, mais un adepte des idées évangéliques.

Ces lettres nous apprennent aussi que Lamy n'était plus à Fontenay.

C'est qu'un drame s'était déroulé au couvent du Puy-Saint-Martin.

Les collègues des deux amis, jaloux de les voir dans les bonnes grâces de Geoffroy d'Estissac qui avait été nommé en 1518 évêque de Maillezais, à

[1] V. Herminjard, *op. cit.*, t. I, p. 225.
[2] idem. » t. I, p. 297.

quelques kilomètres de Fontenay, effrayés d'autre part de leur zèle pour l'étude et les livres suspects (entr'autres ceux d'Erasme, la bête noire des Franciscains), se mirent à les tourmenter et à les soumettre à toutes sortes de tracasseries.

Une lettre, datée de février 1523, où un ancien franciscain, Lambert d'Avignon décrit les persécutions qu'il eut à endurer avant de quitter son ordre, donne une idée assez exacte de celles que Rabelais et son ami durent supporter.

Presque partout les supérieurs de la religion de saint François tentèrent d'étouffer les velléités d'indépendance et de libre pensée, et les moyens de répression furent sans doute les mêmes.

Voici quelques fragments de cette lettre :



» Ayant jadis fait partie de l'ordre des frères mineurs, » auxquels on donne le nom, certainement peu chrétien, » d'observatins, et ayant, pendant plusieurs années, » prêché sous leur habit la parole de Dieu en divers » lieux, je me suis vu récemment contraint d'aban- » donner leur société et leur robe. Il est donc néces- » saire de rendre publiquement compte des motifs qui » m'ont engagé à sortir de cet ordre. . . . .
» Pendant mon année de noviciat, on s'efforça de me » cacher avec soin toutes les pratiques impies qui » avaient cours parmi eux, afin que je ne fusse pas » amené à renoncer à mon dessein. C'est assez montrer » qu'ils aiment mieux qu'on abandonne Christ que leur » propre secte. . . . . . Bientôt je m'aperçus du contraste » qui existait entre leur conduite extérieure et leurs » mœurs véritables. Quand j'eus été appelé au ministère » de la parole, je ne puis assez dire tout ce qu'ils me » firent endurer de vexations parce que je ne prêchais » pas selon leur gré.

» Quand, après une prédication continue de plusieurs
» mois, je rentrais au couvent, aussitôt, ces adversaires
» impies me rendaient le mal pour le bien : les outra-
» ges, les malédictions, les injures étaient l'assaison-
» nement ordinaire de mes repas. . . . .
» On m'enleva et on mit sous scellés les livres vrai-
» ment évangéliques de Martin Luther, ce théologien
» très chrétien, que j'avais en ma possession, on les
» condamna et on les brûla sans que le chapitre géné-
» ral en eût pris connaissance. Au moins eût-il fallu
» les lire, mais on se contenta de crier : ils sont héré-
» tiques ! ils sont hérétiques ! . . . .
» Que faire au milieu de tels impies ? Ayant donc reçu
» des lettres missives pour le général de l'ordre, je
» passai de France en Allemagne où je dépouillai cette
» robe de pharisien [1]. »

C'est à peu près l'histoire de Rabelais et de Lamy. Au début de 1524, les cordeliers obscurantistes frappèrent leur dernier coup. Après une perquisition dans leurs cellules, qui amena la découverte de livres hérétiques et compromettants, les deux amis furent violentés et, peut-être, emprisonnés [2]. Le fait semble résulter d'une lettre de Budé à Pierre Lamy où, après avoir exprimé son indignation contre la haine aveugle et l'ignorance des franciscains, il dit :

« Je me suis entretenu avec des gens qui m'ont dit que vous aviez éprouvé beaucoup de faiblesses, par suite des mauvais traitements auxquels vous avez été soumis, mais que maintenant vous allez mieux. Fortifiez-vous de corps, mon bien cher ami, fortifiez-vous d'âme. Vous savez quelle grande récompense le Sauveur, l'auteur du

[1] v. Herminjard, t. I p. 118 et ss.
[2] Tous les couvents des franciscains avaient une prison. v. *Constitutiones urbanae*, titre IX, p. 314.

courage chrétien, a promis à ceux qui ont souffert avec lui.

Adieu, bonne santé, et parlez de moi bien des fois à Rabelais, cet homme si instruit et doué d'une nature si heureuse [1] ».

Le grand Budé n'eût pas à intervenir. Les deux moines, grâce à l'appui de l'évêque de Maillezais, leur protecteur, et à l'intervention de leurs amis de Fontenay, en particulier du juge Tiraqueau, furent délivrés, et leurs livres leur furent rendus. Mais, pour éviter de nouvelles persécutions, ils quittèrent le couvent. Si l'on en juge par un passage du *Pantagruel* (livre, III ch. 16), Lamy s'enfuit même précipitamment. Budé, dans une lettre adressée à Rabelais, et datée de février (1524 ?) dit qu'il ne sait pas ce qu'est devenu Lamy [2].

Rabelais, grâce à la protection de Geoffroy d'Estissac, obtint du pape un indult l'autorisant à passer dans l'ordre de saint Benoît, et à entrer dans l'abbaye de Maillezais, dont d'Estissac était le supérieur.

Pour en venir à de pareilles extrémités, il fallut que le cas fût plus grave que ne l'ont supposé certains biographes : la légende, qui s'est emparée de bonne heure de la vie de Rabelais, a imaginé que la sévérité des religieux de Fontenay avait été motivée par la conduite scandaleuse du frère François et par quelques farces dignes de Panurge qu'il leur aurait jouées.

Non ! les motifs furent plus sérieux et plus éle-

[1] Cette lettre qui a été traduite par Fillon dans les *Lettres écrites de la Vendée à Anatole de Montaiglon*, p. 41 et ss, date du 6 février (1524 ?).
[2] v. *Opera omnia Budæi*, t. I, p. 435.

vés. Si l'on songe aux rapports que, dès cette époque, Lamy avait avec les réformés, et surtout si l'on considère la date des faits, on peut se rendre compte que la question religieuse était au fond du débat, et que l'affaire en question ne fut qu'un des épisodes de la lutte générale de la réaction contre les idées nouvelles.

D'après les lettres de Budé, ce fut à partir d'avril 1523 que les deux amis commencèrent à être en butte aux vexations. Or ce fut à cette époque que la réaction antibiblique, Béda en tête, commença à se faire le plus violemment sentir en France.

Dès 1521 la Sorbonne condamne les thèses de Luther et fait brûler solennellement ses écrits le 12 août 1523 ; après l'apparition de la Bible de Lefèvre, l'Université de Paris déclare le 26 août de la même année « qu'il serait très pernicieux, vu les circonstances du temps, de laisser répandre parmi le peuple des versions complètes ou partielles de la Bible et que celles qui avaient déjà paru devaient être supprimées plutôt que tolérées. » En vertu de eette décision, le Parlement fut sollicité d'interdire par un édit la vente de la traduction française des Evangiles [1].

Enhardis par ce mouvement, les Cordeliers ne frappent pourtant leur coup décisif qu'au début de 1524 ; la séquestration des deux moines et leur fuite coïncident avec l'apparition du second factum que la Sorbonne, en janvier 1524, adressa à Louise de Savoie contre les luthériens et les hérétiques.

[1] v. Doumergue, *Calvin, les hommes et les choses de son temps*, t. I, p. 104. Bridel, Lausanne, 1899.

Dès 1520 il y avait à Fontenay un mouvement en faveur de la Réforme[1]; un drapier allemand, Landvogt, établi dans la ville, faisait de la propagande évangélique ; il était sans doute soutenu par le receveur de la Châtellenie de Fontenay, appartenant à Marguerite d'Angoulême, Guillaume Vernade qui, dès 1519, avait adhéré à la Réforme.

Jusqu'à quel point Rabelais prit-il part à ce mouvement ? On ne le sait ; toujours est-il que quelques-uns de ses amis se retrouvent plus tard parmi les premiers fidèles de l'église réformée de Fontenay ; Vinet, compagnon de Rabelais au couvent, et que Budé, dans une de ses lettres, appelle Φινετος ; le médecin Raoul Collin ; les avocats Jean Brisson et Jean Vernou.

Quant à Lamy, il est certain que ses sympathies pour la Réforme allèrent beaucoup plus loin que celles de Rabelais. Après avoir passé quelque temps dans un couvent de Bénédictins (Herminjard t. I, p. 225, note 2) il se réfugia à Bâle où il mourut vers 1525. Erasme, dans une lettre à J. Toussain, datée de Fribourg, 13 mars 1531, écrit en effet :

« Petrum Amicum Basileam adduxit Joannes Lascanus Polonus, juvenis apud suos apprime nobilis, atque etiam in paucis eruditus... Post menses paucos cœpit languere, nec aliam ejus rei causam divinare potui quam frigus, cui non assuerat, nudato jam praeter solitum collo ac tibiis..... ; corpus apud Franciscanos pro laïco sepultum est, animam spero inter seraphicos mentes vivere[2] ».

Comme on le voit, Rabelais, tel que nous le

[1] Voir B. Fillon, *op. cit.* p. 20 et ss.
[2] *Erasmi opera*, édit. de Leyde, 1703, t. III, (partie 2) p. 1369 B.

connaissons maintenant, est bien loin du moine grossier et glouton créé par la légende, mêlant des drogues épicées aux aliments de ses frères en religion et prenant la place de la statue d'un saint. Le moine studieux de Fontenay, le commensal de l'évêque de Maillezais et de personnages posés et respectés comme Tiraqueau et ses amis, nous apparaît comme un esprit sérieux et grave, et en même temps non dépourvu de grâce et de charme dans ses rapports d'amitié et sa conversation. (Budé l'appelle le docte et *gentil* Rabelais).

Son séjour au couvent, s'il lui mit au cœur la haine des moines, ne lui fut pas inutile, et lorsqu'il en sortit, à l'âge de trente ans environ, il avait une solide préparation philosophique et scientifique. Son contact prolongé avec Pierre Lamy dut le faire pencher vers la Réforme ; en tout cas, c'est pendant cette période qu'il apprit à la connaître, sinon à partager toutes ses doctrines et à l'aimer.

II

ÉTUDES UNIVERSITAIRES ET SÉJOUR A MONTPELLIER

Nous avons dit que Rabelais fut autorisé par un indult du pape à passer dans l'abbaye de Maillezais. Il logeait le plus souvent à Ligugé, chez Geoffroy d'Estissac, dont il devint l'hôte assidu et l'ami préféré. Dans ce milieu essentiellement littéraire, Rabelais noua de nouvelles et honorables relations, notamment avec le poète Jean Bouchet,

et il continua ses études de médecine et de botanique. Il se rendait aussi quelquefois chez Louis du Tillet, curé de Claix, près d'Angoulême, auprès de qui Calvin se réfugia plus tard.

On a, en somme, peu de renseignements sur ce séjour en Poitou qui se prolongea jusqu'en 1527.

Puis, un beau jour, la fièvre des voyages saisit Rabelais qui, jetant son froc, se lança « *in abrupta sæculi* » et commença la vie la plus aventureuse.

Il nous a peut-être laissé au livre II de son ouvrage (Ch. V) un récit abrégé de son voyage et les impressions qu'il éprouva.

C'est ainsi qu'il dut visiter les Universités de Toulouse, de Montpellier, de Bourges, d'Orléans et de Paris.

A Toulouse, il devint l'ami du « très docte et très vertueux Boyssonné ». professeur de droit, « lequel, dit Pantagruel, j'ayme et je venere, comme l'ung des plus suffisans qui soit huy en son estat ».

Quoique depuis trois siècles Toulouse eût été le foyer de la bigoterie et de la tyrannie ecclésiastique, l'hérésie luthérienne commençait à s'y développer vers 1530, non seulement parmi les habitants de la ville et les descendants des albigeois, mais aussi parmi les professeurs et les étudiants de l'Université [1].

En 1531 deux moines augustins, disciples de Luther y prêchaient ouvertement la doctrine du réformateur allemand [2].

[1] *Etienne Dolet*, par Coppley-Christie (Fischbacher), 1886, p. 73.
[2] V. Bordier, *op. cit.* : article Boyssonné.

Aussi, en 1532, un grand nombre de personnes suspectes de luthéranisme furent arrêtées : parmi elles se trouvaient deux professeurs à l'Université : Jean de Caturce qui, ayant refusé de rétracter ses hérésies fut brûlé, et Jean de Boyssonne.

L'ami de Rabelais ne dut son salut qu'à une abjuration.

Pourtant, il est certain que Boyssonné eut des sympathies pour la Réforme. On voit par ses lettres qu'il lisait l'Écriture et surtout Saint Paul. C'était un admirateur passionné de Saint Augustin. Les doctrines hérétiques qu'on lui reprochait, au nombre dix, comprenaient toutes celles de Luther : la dixième était que nous ne sommes pas justifiés par les bonnes actions mais par la foi [1].

Boyssonne fut plus tard nommé conseiller au Parlement de Chambéry où Rabelais vint le voir quand il habita le Piémont avec Guillaume de Langey, le cadet des du Bellay.

Il consacra aussi quelques poésies latines fort touchantes à un enfant que Rabelais eut à Lyon et qui mourut à l'âge de deux ans.

En passant peut être par Montpellier, Rabelais visita ensuite les Universités de Bourges et d'Orléans, villes à tendances luthériennes et dont les professeurs ne dissimulaient pas leurs sympathies pour les nouvelles idées. Rabelais put y entendre les mêmes hommes qui furent plus tard les maîtres de [illegible]. Peut-être eut-il l'occasion de faire, [illegible] la connaissance de [illegible] qui arriva dans cette ville en 1528, et qui, au témoi-

[1] [illegible] Renaissance [illegible] Toulouse [illegible]

gnage de Florimond de Raemond, donna à Calvin « le goût de l'hérésie [1] ».

Rabelais rencontra-t-il Calvin à Paris, « au pied de la chaire de quelque lecteur royal au Collège de France [2] » ? C'est assez improbable. Calvin ne s'établit à Paris pour suivre les cours qu'en juin 1531 [3], or Rabelais est à Montpellier à partir de 1530.

L'air de Paris ne convenait pas, en effet, à l'indépendant penseur, et celui-ci, tournant le dos à la Sorbonne et au Parlement se dirigea bientôt vers Montpellier dont la Faculté de médecine était renommée dans toute l'Europe.

Rabelais arrivait solidement préparé aux études de médecine, et c'était plutôt une sanction de ses connaissances que des lumières nouvelles qu'il venait chercher à Montpellier. Inscrit à la Faculté au mois de septembre, il est reçu bachelier deux mois plus tard, et, pendant l'année 1531, il fait avec beaucoup de succès un cours public sur les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien.

A cette époque, un nom domine tous les autres à Montpellier : c'est celui de Guillaume Pélissier ou Pélicier, l'évêque de cette ville, prélat libéral et instruit comme il y en eut tant à cette époque, et qui avait un intérêt particulier pour les manuscrits grecs dont il fit venir un grand nombre en France.

Rabelais entra avec lui en relations intimes et

[1] V. Doumergue, *op. cit.* p. 183.
[2] A. Lefranc, *Histoire du Collège de France*, (Hachette), 1893 p. 134.
[3] Doumergue, *op. cit.*, p. 206 note 3.

affectueuses ; nous avons dans la correspondance de Pélicier plusieurs lettres qui lui sont adressées [1]. Dans deux il charge Rabelais de l'achat de manuscrits syriaques et hébraïques et il l'assure de la faveur royale.

D'après le chanoine Ch. d'Aigrefeuille, Pélicier se serait converti au protestantisme quelques années plus tard et aurait été pour cela enfermé dans le château de Beaucaire. Dix-sept chanoines de Saint Pierre, suivant l'exemple de leur évêque, auraient renoncé au catholicisme et « déclaré, en se présentant à l'Assemblée consistoriale, qu'ils voulaient vivre et mourir dans la religion réformée, sans plus pratiquer la romaine [2] ».

Les biographes de Pélicier racontent qu'il mourut en laissant une réputation fort équivoque de catholicité et qu'il fut enterré sans aucune pompe et sans les honneurs dûs à son rang.

Toujours est-il que les idées avancées de l'évêque de Montpellier, conservateur des droits et privilèges de la Faculté, favorisaient les tendances personnelles des professeurs et expliquent que quelques uns se rattachèrent par la suite à la réforme [3].

C'est d'abord Rondelet, que Rabelais représente peut être sous les traits du sage médecin Rondibilis (livre III, ch. 31, 32, 33, 34) et qui devint plus tard protestant ; c'est ensuite Antoine Saporta, Laurent Joubert et G. Blandrata de Saluces, à qui la

[1] Voir ces lettres dans l'édition Jannet de Rabelais, t. 7, p. 51.
[2] *Histoire de la ville de Montpellier.* — Montpellier, 1736, 2e partie, p. 169.
[3] *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme.* — Année 1862, p. 445.

tradition fait remonter le germe du protestantisme à Montpellier, et qui prépara par ses opinions antitrinitaires l'hérésie de Socinus.

« On se figure combien de hardiesses de pensée devaient se donner libre carrière dans un milieu tout imprégné de libertés communales et de recherches scientiques, sous le souffle ardent de la Renaissance qui venait à la fois de l'Italie, de Paris, de Bourges, et des foyers universitaires[1] ».

C'est dans ce milieu essentiellement novateur et ouvert aux idées nouvelles que Rabelais vécut un an, où il revint plus tard, et où, grâce à son âge et à sa science il dut jouer un rôle important. Ses sympathies pour la Réforme ne purent que s'y fortifier.

A la fin de 1531 ou au début de 1532 on trouve Rabelais à Lyon, dans un cadre plus grand et plus digne de lui et qui le mettra encore mieux en valeur.

III

SÉJOUR A LYON ET VOYAGES EN ITALIE

Lyon était à cette époque la seconde ville du Royaume et jouait, par son commerce et son activité littéraire, un rôle presque aussi grand que Paris. C'était un centre important de librairie et le séjour d'un grand nombre de lettrés et de poètes. A Lyon, point de Sorbonne, point de Parlement pour entraver la liberté et arrêter l'audace de la

[1] *Rondelet et ses disciples*, par J.-E. Planchon. Montpellier, 1866. (Appendice p. 23).

pensée; aussi les idées nouvelles fleurissaient dans ce monde d'imprimeurs et d'humanistes.

Au xve siècle, parmi 60 imprimeurs qui habitaient la ville, vingt-cinq au moins attestent une origine allemande. « La plupart des ouvriers typographes, si nombreux dans la région, dit M. Moutarde [1], venaient d'Allemagne et y répandaient les idées luthériennes. Les presses de Lyon imprimaient un nombre considérable de livres protestants qui trouvaient un facile écoulement soit parmi les habitants même de la ville soit dans la foule des étrangers qu'y attiraient les foires célèbres dans l'Europe entière ».

Aussi la Réforme s'y développa de très bonne heure et avec une grande rapidité. « A partir de 1524 les prédications évangéliques sont en quelque sorte publiques, et si les orateurs religieux n'ont pas encore ouvertement rompu avec le catholicisme on peut reconnaître dans leurs discours une tendance nettement évangélique et une connaissance parfaite des idées de Luther [2] ».

Un pareil état de choses était bien propre à faire avancer Rabelais dans la connaissance des doctrines réformées et à le détacher encore plus de ses anciennes croyances.

D'autant plus que le cercle d'humanistes dans lequel il se trouva était foncièrement partisan d'une réforme de l'Eglise et d'un réveil religieux [3]. C'est dans cette société de lettrés et de poètes

[1] *Etude historique sur la Réforme à Lyon.* Thèse en Théologie par Eug. Moutarde. Genève 1881. p. 18.
[2] *Id.* p. 19.
[3] Sur ce milieu voir Ferd. Buisson, *Sébastien Castellion.* Hachette. 1892 t. I. ch. III.

qu'on peut se rendre compte de l'union qui exista pendant un certain temps entre l'Humanisme et la première Réforme française. Ce n'étaient pas de simples érudits, des grammairiens ou des rhétoriciens comme les représentants de la Renaissance italienne ; ils appartenaient au parti de Marguerite ; nullement antireligieux, mais tolérants et d'un mysticisme un peu vague. On voit, en étudiant leurs écrits, qu'ils étaient tout pénétrés des idées évangéliques et tout près de la Réforme, ou du moins de ce qu'était la Réforme dans ces premières années du règne de François Ier.

Mais ils tenaient à l'antiquité classique autant qu'au Christianisme et ils alliaient naïvement Platon et Moïse, Saint Paul et Virgile. En même temps, ils se croient bons catholiques et, s'ils demandent une réformation de l'Eglise, ils ne veulent pas se séparer de Rome et opérer de schisme.

Si nous avons insisté sur ce milieu, c'est que l'état d'âme des nouveaux amis de Rabelais nous expliquera en grande partie ses propres sentiments et nous fera comprendre son attitude à l'égard de la Réforme à cette époque.

A Lyon, Rabelais fait connaissance d'Etienne Dolet, l'imprimeur de Clément Marot, de Calvin, de Mélanchthon et de plusieurs autres hérétiques, Etienne Dolet dont on a fait un libre-penseur et un matérialiste, et qui mourut en somme pour avoir favorisé la propagande évangélique en imprimant la Bible en langue vulgaire ; de Bonadventure Despériers, qui s'y était réfugié pendant que la Sorbonne condamnait son *Cymbalum mun-*

di; de Clément Marot, le gentil poète de la Renaissance et le futur traducteur des Psaumes ; de Nicolas Bourbon, qui, en 1533, célèbre en termes enthousiastes la Réforme religieuse, sinon celle de Luther [1] et qui, jeté en prison pour sa foi, ne fut mis en liberté qu'après une rétractation ; de Maurice Scève ; de Simphorien Champier ; de Gilbert Ducher, et de beaucoup d'autres esprits distingués.

Mais, comme il fallait vivre, Rabelais se met à publier des ouvrages. Il se consacre d'abord aux travaux scientifiques ; ces publications n'ayant pas grand succès, Rabelais, qui s'intitule déjà docteur en médecine bien qu'il ne fût encore que simple bachelier, songe à utiliser ses connaissances dans l'art hippocratique en se faisant nommer médecin du grand hôpital de Lyon. Il exerça cette charge de novembre 1532 à février 1535, époque à laquelle il fut remercié pour s'être absenté deux fois sans congé.

Mais comme il vaut mieux avoir deux cordes à son arc, notre « docteur » emploie ses loisirs à composer des almanachs qui, sans doute, se vendirent mieux que ses premiers travaux. Ces almanachs, dont on a conservé quelques fragments et où règne un ton très religieux, même édifiant, sont très intéressants pour la connaissance des idées religieuses de l'auteur.

C'est alors que Rabelais se révéla au monde comme satirique et comme grand écrivain et qu'il publia l'œuvre qui devait le rendre célèbre, son roman de Pantagruel.

[1] V. Buisson, *op. cit.* t. I p. 55.

Avec M. Brunet[1] et M. Stapfer[2] nous croyons que le *Pantagruel* (qui porte aujourd'hui le numéro II dans la série des cinq livres de Rabelais) parut le premier en 1532 ou au début de 1533, comme suite aux *Grandes et inestimables Chroniques du grand et énorme géant Gargantua,* réédition d'un roman sans nom d'auteur, ou, peut être, œuvre de Rabelais lui-même. Plus tard, l'entrée en matière lui paraissant inférieure à la suite, il donna Gargantua qui parut en 1535.

Cet ordre de publication a été discuté ; mais ce n'est pas ici le lieu de donner les arguments pour ou contre. Il n'a d'ailleurs aucune importance au point de vue qui nous occupe : les deux premiers livres, ayant paru à peu de distance l'un de l'autre, forment un tout cohérent et contiennent à peu près les mêmes idées religieuses.

Dans le courant de 1533 la Sorbonne condamna le *Pantagruel* de Rabelais. On le sait par une lettre de Calvin qui écrit à Daniel que la Sorbonne a censuré « l'obscène *Pantagruel*, le *Miroir de l'ame pécheresse* (de Marguerite) la *Forest des amours,* et autres choses de même monnaie[3] ».

Au début de 1534 Jean du Bellay, évêque de Paris, passant par Lyon pour se rendre à Rome, amèna avec lui Rabelais, son ancien camarade à la Baumette, qu'il estimait beaucoup à cause de son esprit et de sa personne, l'appelant : omnium horarum hominem. Du Bellay, qui venait d'An-

[1] *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman de Rabelais.*
[2] *Op. cit.* p. 31.
[3] *Calvini opera,* édit. Baum et Cunitz. t. X, 2e partie p. 29.

gleterre, était chargé par François Ier de négocier le divorce d'Henri VIII et d'empêcher sa rupture avec Rome [1].

C'est une intéressante et curieuse figure que celle de ce Jean du Bellay, le cadet de cette nombreuse famille qui joua dans les affaires du temps un rôle considérable.

Né à Glatigny en 1492, camarade de classe de Rabelais à la Baumette, il fut d'abord évêque de Bayonne. Mais, toujours en mission, il n'y demeura pas longtemps. Ses succès diplomatiques le firent nommer évêque de Paris en 1533, malgré les efforts de la Sorbonne, son adversaire.

En effet dans l'affaire du divorce d'Henri VIII avec Catherine d'Aragon il était pour le divorce, avec son frère Guillaume, seigneur de Langey, alors que la Sorbonne, et surtout Béda, étaient contre. Le divorce ne fut voté qu'à une majorité de 53 voix contre 42, plus 5 indécises. Aussi Béda et ses partisans ne ménagèrent pas leurs attaques contre les deux frères, les accusant d'hérésie, et associant leur nom à ceux d'Erasme et de Reuchlin.

Les du Bellay jouèrent un rôle important dans les négociations avec les protestants d'Allemagne [2], et ceux-ci fondaient de grandes espérances sur eux. D'après les lettres des réformés

[1] Pour cette partie de la vie de Rabelais voir :
A. Heulhard, *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz* Paris 1891.

[2] M. Heulard *op. cit.* p. 58, émet l'hypothèse qu'ils mirent à contribution l'intelligence et la discrétion de Rabelais, et l'employèrent dans ces négociations. Le voyage que Rabelais fit à Grenoble au début de 1535 et qui le rapproche de Farel, aurait eu un but diplomatique.

vers 1535, il semble presque qu'ils sont sur le point de se convertir au protestantisme [1].

Qu'un prélat éclairé comme l'était du Bellay, ami de la Renaissance, et qui prit une part active à la fondation du collège de France, ait eu quelques sympathies pour la Réforme, cela se conçoit aisément ; mais du Bellay était avant tout un politique et, possesseur de riches bénéfices, il avait trop d'intérêt à rester dans le catholicisme.

Voilà l'homme avec lequel Rabelais visita pour la première fois la ville des papes.

Nous connaissons les sentiments dans lesquels il y alla par la préface de la *Topographie de la Rome antique* de Marliani, qu'il publia en 1534, à son retour de Rome. Il y exprime sa joie à du Bellay d'avoir pu réaliser un vœu qu'il formait depuis longtemps, à savoir : s'entretenir de quelques problèmes avec quelques savants, observer les plantes, les animaux, les substances pharmaceutiques, enfin, faire de la ville une description aussi exacte que possible. Rabelais visite donc Rome en botaniste et en archéologue. Aussi la ville fit-elle sur lui une tout autre impression que sur l'âme essentiellement religieuse de Luther, ou même du chrétien Boysonné [2].

Les temps étaient d'ailleurs bien changés depuis le voyage du moine saxon ; « les désastres du pontificat de Clément VII, les progrès du protestantisme, la faveur intelligente que Paul III

[1] J. du Bellay, dans ses lettres à Melanchthon, signait : *tuus ex animo*.
[2] Coppley-Christie, *op. cit.* p. 85.

accorda à la réforme orthodoxe, étaient autant de causes de rénovation pour l'Eglise [1]. » Aussi Rabelais trouva-t-il une certaine largeur en matière dogmatique.

Avec Rabelais étaient deux jeunes gens dont l'un, Nicolas Le Roy, commençait à se faire connaître parmi les jurisconsultes qui inclinaient à la Réforme.

Le 7 mars 1532, François Daniel, (d'Orléans), écrit une lettre latine à Calvin, alors à Paris, où il dit : « J'ai fait parvenir ton envoi à Bourges en même temps que mes lettres à La Brosse et à Le Roy, que j'ai tous salués de ta part.

Plus tard, Calvin le charge d'envoyer à Bourges cinq exemplaires de son traité du *de Clementia* à ses amis, parmi lesquels se trouve Le Roy [2].

Le voyage à Rome ne dura que 3 mois, c'est-à-dire jusqu'à mars 1534. Du Bellay ne réussit pas dans sa mission, malgré son zèle et son éloquence.

De retour à Lyon, Rabelais publie son *Gargan tua* et reprend sa place à l'hôpital de la ville. Mais en 1535, s'étant absenté pour la seconde fois sans prendre congé, il est remercié et remplacé dans sa charge par Pierre Ducastel, docteur-médecin.

Heureusement pour Rabelais que du Bellay ayant été promu cardinal par Paul III et allant s'établir à Rome, se l'attacha comme médecin.

Rabelais, qui ne se faisait plus d'illusion sur les sentiments de la Sorbonne à son égard, effrayé par le redoublement des persécutions après l'af-

[1] V. Gebhart, *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*, p. 85.
[2] Voir Heulard, *op. cit.*

faire des placards, profita de ce second séjour dans la capitale de la chrétienté pour régulariser sa situation ecclésiastique au point de vue de la jurisprudence canonique. Ses ennemis pouvaient tirer de sa position irrégulière un motif d'accusation contre lui. Il adressa donc au pape Paul III une supplique [1] *pro apostasia* où il confessait sa désertion de la vie monastique et son vagabondage « *per abrupta sæculi* ».

Grâce à l'appui de deux cardinaux italiens, il obtint, sans bourse délier, un bref du pape, daté du 17 janvier 1536, qui l'absolvait de tous ses péchés « en raison, dit le document [2], du zèle pour la religion (?), pour la science et la littérature, de l'honnêteté, de la vie et des mœurs » du demandeur.

Pendant ce séjour, qui dura de novembre 1535 à avril 1536, Rabelais apprit l'arabe avec l'évêque de Caramith[3]. Il rentra sans doute en France à la suite du cardinal du Bellay qui quitta Rome précipitamment « après un discours de Charles Quint où, dans l'exaltation de son orgueil, il dévoile ses projets, vante sa puissance et insulte pendant deux heures la France et son roi [4] ».

A son retour à Lyon, Rabelais faillit être arrêté comme luthérien par le cardinal de Tournon, gouverneur de cette ville. Le fait semble résulter d'une lettre de celui-ci au chancelier Du Bourg.

Elle a été publiée par M. L. Paris dans le *Cabinet historique* (t. IV, p. 348-351). La voici :

[1] Jannet la donne, t. 6. p. 107 de son édition..
[2] Jannet, t. 6, p. 110.
[3] *Briefve declaration d'aucunes dictions contenues au 4e livre.* Au mot : *Catadupes du Nil.*
[4] V. Jannet. *Bibliographie de Rabelais* au t. VII de son édition, p. XX.

Monsieur, il est passé par ceste ville un frère de Farellus (Farel) le plus grand mutin et le plus *maulvais paillard* qu'il est possible, luthérien jusques aux dents, et est de Gap, en Dauphiné:..................

Je vous envoie une lettre que Rabelezus écrivait à Rome, par où vous verrez de quelles nouvelles il avertissoit un des plus *maulvais paillards* qui soit à Rome. Je lui ai fait commandement qu'il n'eust à bouger de ceste ville jusqu'à ce que j'en sceusse vostre volonté. Et s'il n'eust parlé de moi en ladite lettre et aussi qu'il s'advoue au roy et royne de Navarre, je l'eusse fait mettre en prison pour donner exemple à tous ces escripveurs de nouvelles. Vous m'en manderez ce qu'il vous plaira, remettant à vous d'en faire entendre au roy ce que bon vous en semblera.

L'affaire, grâce à la protection de Marguerite de Navarre, n'eut pas de suites fâcheuses ; mais Rabelais l'échappa belle, étant donné à qui il avait à faire.

Nous saisissons encore une fois ici les relations que Rabelais entretint toute sa vie avec les Réformés.

IV

VOYAGE EN FRANCE ; FUITE A METZ ; PUBLICATION DU 4e LIVRE

Rabelais recommence, ou plutôt continue sa vie vagabonde et aventureuse ; on ne le trouve pas un an dans la même ville. Au commencement de 1537 il est à Paris où, avec quelques amis, il célèbre dans un banquet la récente délivrance de

Dolet emprisonné à propos d'un meurtre commis à Lyon le 31 décembre 1536.

Là prennent place ces hommes qu'on a nommés avec raison les lumières de la France : Budé, le premier de tous par la science ; Béraud, à l'esprit supérieur, à la parole facile ; Danès, illustre par les connaissances les plus variées ; Toussaint, surnommé la bibliothèque vivante ; ....

Marot, ce Maro français qui a le souffle divin de l'inspiration poétique ; Rabelais, l'honneur de la médecine, qui peut, les rappelant des portes du tombeau, rendre les morts à la lumière. Maints propos s'engagent entre eux ; on passe en revue ce que les pays étrangers possèdent d'habiles écrivains : Erasme, Mélanchthon, Bembo, Sadolet, Jacques Sannazar ; on salue tour à tour chacun de ces noms par des acclamations bruyantes [1] »

Acclamer Mélanchthon, c'était dangereux à pareille époque.

Au mois de mai 1537, Rabelais est reçu docteur en médecine à Montpellier. Il exerce ensuite son art dans diverses villes du Midi ; il revient à Lyon.

Enfin, en 1539, il entre comme médecin au service de l'aîné des frères du Bellay, Guillaume, le brave et généreux seigneur de Langey, l'ami des protestants, celui qui intervint plusieurs fois en leur faveur auprès du roi.

Du Bellay, nommé vice-roi du Piémont, amena Rabelais à Turin. Mais il n'y resta pas longtemps ; fatigué et malade, il dut rentrer en France à la fin de 1542 et mourut en voyage sur la route de Lyon à Roanne, malgré Rabelais et sa médecine.

[1] *Cœdis a se factæ et sui deinde exilii descriptio*, p. 59, dans les *Doleti Carmima*, 1538, cité par Rathery, p. 37.

Pour le remercier de ses services, le frère de Langey, René du Bellay, évêque du Mans, conféra à Rabelais la cure de Saint-Christophe-du-Jambet, dont il toucha les revenus sans être obligé à résidence.

Rabelais avait déjà été nommé chanoine de l'abbaye de Saint-Maur dont le cardinal du Bellay était abbé et qui venait sur sa demande d'être transformée en collégiale par le pape. Comme on le voit, Rabelais n'était pas à plaindre et sa situation était assez réjouissante.

Cependant, les temps étaient sombres et terribles pour les hérétiques, et sentaient quelque peu « l'infélicité et calamité des Gothz ». Après la mort du sage chancelier Antoine du Bourg, la réaction catholique triompha ; et dès lors les édits de persécution augmentèrent en même temps que les supplices.

En février 1542, le Parlement condamnait les écrits de Dolet au feu, et la Sorbonne dénonçait en même temps une liste de soixante-cinq ouvrages où se trouvaient quatre livres de Calvin, les Psaumes de Marot, Bucer, Œcolampade, etc.

Aussi Rabelais qui savait

« Fléchir au temps sans obstination »

jugea prudent de publier une édition atténuée de ses deux premiers livres imbus, comme nous le verrons, d'hérésie luthérienne.

En 1546, il publie à Lyon son troisième livre où, jetant le masque du pseudonyme Alcofribas Nasier, sous lequel il s'était caché jusque-là, il inscrit son vrai nom sur le titre.

C'était un coup d'audace. La persécution contre les hérétiques redoublait en ce moment ; 1545 est l'année des massacres de Mérindol et de Cabrières ; Robert Estienne et Marot fuyaient la France inhospitalière.

Il est vrai que la tendance protestante était beaucoup moindre dans le troisième livre que dans les deux premiers et qu'un privilège du roi l'accompagnait.

Aussi faut-il voir comment, fort de l'appui du roi, il fouaille ses adversaires d'une main vigoureuse :

« Pourquoi? Pource qu'ilz ne sont de bien, ains de mal, et de ce mal duquel journellement à Dieu requerons estre delivrez, quoy qu'ilz contrefacent quelques foys des gueux.

Oncques vieil cinge ne feit belle moue...

Arrière, mastins! hors de la quarrière! hors de mon soleil, cahuaille au diable! Arrière cagotz! hors d'ici, caphards! »

Mais Rabelais chantait trop tôt victoire.

Le roi, son protecteur, depuis longtemps malade, penchait vers son déclin. Un changement de règne et de politique était imminent et le prudent Rabelais, sans attendre la crise, quitta la France et gagna Metz, ville impériale.

Le choix de cette ville où dominaient les protestants est assez significatif, et ce qui montre encore mieux les relations de Rabelais avec ceux-ci, c'est la lettre que Jean Sturm [1], recteur du Gymnase de Strasbourg, adressait à du Bellay :

[1] Jean Sturm, né en 1504, fut le créateur de l'instruction publique à Strasbourg. Il se convertit à la Réforme en 1527 et fut employé par les du Bellay dans les négociations avec les protestants.

« Tempora etiam Rabelœsum ejecerunt e Gallia, φεῦ τῶν
» χρόνων ! Nondum ad nos venit, Metis consistit ut audio,
» inde enim nos salutavit. Adero ipsi quibuscunque
» rebus potero, cum ad nos venerit[1]. »

Ceci prouve bien que c'est pour des motifs religieux et par crainte de persécutions possibles que Rabelais quitta la France, et que ce voyage à Metz fut bien une fuite.

Il passa sans doute dans cette ville toute l'année 1546 et une partie de 1547. Il s'y trouva dans une situation assez précaire, puisqu'il dut avoir recours à la bourse du cardinal du Bellay[2]. Mais, heureusement pour lui, il fut bientôt nommé médecin-stipendié de la ville. Il fut appuyé, paraît-il, par l'ancien échevin de la ville, Gaspard de Heu, qui était protestant et qui, au dire d'un vieil historien, « étoit de ceux qui préféroient les nouveautés profanes à la religion de l'antiquité[3]. » Il protégea Farel quand celui-ci vint prêcher à Metz.

Cependant, François Ier était mort le 31 mars 1547. Henri II le remplaça sur le trône. L'étoile de du Bellay, le favori du monarque défunt, pâlit ; une autre monta à sa place dans le ciel ; l'influence à la cour, sous Henri II, appartint aux Guise, partagée, il est vrai, par les Châtillon, leurs rivaux en matière politique et religieuse.

Rabelais, qui avait suivi pour la troisième fois le cardinal du Bellay, envoyé presque en disgrâce à Rome, montra encore une fois son savoir faire

[1] Edit. Jannet, t. 7, p. XXVIII. On voit qu'à cette époque les protestants de Strasbourg considéraient encore Rabelais comme un des leurs.
[2] Voir sa lettre dans Jannet, t. 6, p. 91.
[3] Voir Heulhard, *op. cit.*, p. 231, 232.

et son adresse en s'attirant la protection des deux familles influentes. Il dédia à « Monseigneur le Révérendissime Cardinal de Guise » sa *Sciomachie* qu'il écrivit à Rome, à l'occasion de la naissance du dauphin, et où il fit étalage de ses sentiments de bon et fidèle sujet.

Pourvu maintenant contre un retour de mauvaise fortune, malgré la recrudescence du fanatisme religieux, il ne craint pas les attaques dirigées contre lui par un moine tourangeau, Gabriel de Puits Herbault, dans un pamphlet en forme de dialogue contre les mauvais livres : *Theotimus sive de tollendis et expurgandis malis libris, iis præcipue quos vix incolumi fide ac pietate plerique legere queant.*

Le venin distillé par le frère en « moinerie » de Rabelais resta sans effet et, grâce à l'appui du cardinal de Châtillon, Rabelais obtint le 6 août 1550 un privilège pour la publication de son livre IVe.

Dans ce privilège Rabelais est invité, vu le désaveu qu'il en a fait, à supprimer certains livres qu'on lui attribue faussement « à son grand desplaisir, préjudice et ignominie » et à corriger les passages « dépravés et desguisés » par les imprimeurs dans les ouvrages qu'il reconnaît comme siens.

Cette protection manifeste du roi était un coup porté aux adversaires de Rabelais ; mais ce qui dut mettre le comble à leur fureur et à leur rage, ce fut sa nomination à la cure de Meudon, le 18 janvier 1550. Curé, le contempteur de toute religion, l'ennemi de Dieu et de ses saints ! quel scandale et quelle abomination !

D'après Colletet et Bernier[1], le nouveau curé de Meudon remplit sa charge avec la plus grande « charité et prud'hommie », prêchant le dimanche et enseignant le catéchisme et le plain-chant aux enfants.

Mais il est probable qu'il n'exerça jamais les fonctions paroissiales et qu'il se fit remplacer par un vicaire, comme pour la cure de Saint Christophe du Jambet. D'ailleurs il les résigna bientôt toutes deux et quelques jours après, le 28 janvier 1552, parut son IVe livre.

Faut-il voir dans la coïncidence de ces deux faits se suivant à quelques jours de distance une concession de Rabelais, « un acte de convenance et de respect pour le ministère sacré[2] » et un témoignage de soumission à l'église ? Nous ne le savons. Toujours est-il que la précaution était bonne.

Ses adversaires ne lui en surent d'ailleurs aucun gré. Le Sorbonne censura le IVe livre dès son apparition et un arrêt rendu le 1er mars par le Parlement en suspendit la vente.

Mais plus tard le roi fit lever cette interdiction, et le « docte et gentil Rabelais » l'emporta sur sur ses « calomniateurs, agelastes et canibales. »

Il mourut à Paris en 1553, en athée selon les uns, en sceptique selon les autres, en croyant et en bon catholique d'après quelques-uns.

Ces trois termes expriment bien les opinions différentes des contemporains sur le grand

[1] *Jugement sur les œuvres de M. François Rabelais.*
[2] Rathery, *notice bibliographique sur Rabelais.*

satirique. Laquelle est la vraie ? Nous le verrons bientôt.

La vie de Rabelais, ses études, ses relations et ses amitiés éclairent son œuvre au point de vue qui nous occupe.

Le contact prolongé avec Pierre Lamy dut tourner ses regards et son attention vers la Réforme naissante ; à son école, il lit l'Ecriture Sainte et en particulier saint Paul, et il apprend à connaître les ouvrages et les doctrines évangéliques.

L'influence de Budé et des humanistes de Lyon ne put aussi que le familiariser avec l'idée d'une réforme religieuse et du retour au christianisme primitif, en même temps qu'à la philosophie antique.

D'autre part l'exemple des prélats libéraux, ses amis ou ses protecteurs, Guillaume Pélicier, le cardinal du Bellay, Georges d'Armagnac, Odet de Châtillon, qui, quoique sympathiques aux idées nouvelles, tiennent à rester dans le sein de l'Eglise qui les nourrit, ne devait pas le porter aux idées révolutionnaires et aux décisions hardies.

Enfin, diciple enthousiaste et admirateur passionné d'Erasme, il était naturel qu'il prît parti pour son maître contre Luther dans le grand débat sur le libre arbitre.

Ces diverses influences nous expliqueront l'attitude de Rabelais en face de la Réforme et ses véritables sentiments sur la question religieuse.

Il nous faut maintenant exposer ses principales idées et rechercher jusqu'à quel point elles se rapprochent des doctrines protestantes.

Ses relations avec les Réformés et la connais-

sance qu'il devait avoir de leurs croyances auraient pu faire de lui un adepte de leur foi; voyons dans quelle mesure son œuvre remplit ces espérances et fait de Rabelais un protestant.

CHAPITRE II

LA RÉFORME

DANS L'ŒUVRE DE RABELAIS

Et tout d'abord, est-il possible de connaître ses idées ?

Dans un roman où l'auteur ne parle pas lui-même, où il s'efface derrière ses personnages, est-il possible de démêler ses véritables sentiments ?

Sans vouloir discuter la question de principes, nous répondrons que rien n'est plus facile que de distinguer l'accent personnel chez Rabelais « le plus abandonné des écrivains. » Il est aisé de voir que ce n'est pas Panurge, en qui on a voulu voir le vrai type de l'auteur, qui est le dépositaire des idées de Rabelais quand il est sérieux. C'est surtout Pantagruel et ses parents qui expriment le mieux ses sentiments Nous le voyons par le ton qui s'élève tout à coup, devient éloquent et majestueux. On sent alors que l'auteur nous livre le meilleur de lui-même, nous fait part de ses convictions les plus profondes et nous donne à sucer la « substantifique mouelle. »

Nous sentons aussi que Rabelais lui-même nous parle par la bouche du sage théologien Hippotadée ou du docte médecin Rondibilis, en qui l'auteur

a peut-être voulu représenter son ami, le protestant Rondelet. Ceci est une impression toute subjective ; mais nous croyons que tout lecteur attentif et sincère partagera notre sentiment.

Il ne faut donc pas chercher les idées religieuses de Rabelais dans les blasphèmes et les histoires scandaleuses de Panurge ou les jurons et les joyeusetés de frère Jean, mais bien dans les paroles sensées de Pantagruel, dans les discours éloquents de Gargantua à son fils.

Cela dit, voyons tout d'abord la critique que Rabelais fait de l'Eglise catholique et de ses doctrines. Nous étudierons ensuite les passages où la tendance protestante se fait plus particulièrement sentir.

I

LE « DIEU EN TERRE » ET LES PAPIMANES

Il faut distinguer entre les plaisanteries plus ou moins fines, quelquefois grossières, dont Rabelais assaille l'Eglise et la Papauté, et la satire plus profonde et plus significative qui commence avec le livre quatrième. Ces critiques, assez innocentes et superficielles, étaient permises et traditionnelles à cette époque. Comme le fait justement et finement remarquer M. Stapfer, « la bonne mère l'Eglise est peu farouche de sa nature. Dans le giron maternel les gais et malins enfants de la maison peuvent s'ébattre, prendre leurs aises, se permettre toutes sortes de niches ; on les laisse tout dire et tout faire. »

Ainsi, quand Rabelais nous décrit dans son enfer du livre II, les *douces* expiations que quelques papes subissent pour leurs crimes, quand il nous montre Boniface VIII « escumeur de marmites », Urbain VI « croque lardon », Alexandre VI « preneur de rats », Jules II « crieur de petits pastés », il n'est pas plus hérétique que les bons curés de campagne ou les évêques citadins qui, après avoir bien dîné, plaisantent sur les mystères de la religion, ou s'égayent en prenant leur café aux dépens de leurs confrères. Mais, quand l'auteur suppose qu'un des adversaires de la papauté, le poète Jean Lemaire de Belges à qui les papes viennent baiser les pieds, leur donne sa bénédiction accompagnée de quelques bons coups de bâton, et leur crie : « Gaignez les pardons, coquins; gaignez, ils sont à bon marché ; je vous absouds de pain et de soupe (jeu de mots sur la formule d'absolution : je vous absous de peine et de coulpe), et vous dispense de ne valoir jamais rien », la satire devient plus mordante et plus profonde. Les indulgences et les scandaleux abus auxquels elles donnaient lieu sont ici clairement visés.

N'est-ce pas là une satire, et très spirituelle, du langage monstrueux que tenait l'impudent Tetzell, *brocanteur* des indulgences. Après avoir nommé les plus grands forfaits, ceux qu'on ne peut commettre ni presque imaginer, il ajoutait froidement : « Eh bien ! tout cela n'est rien quand l'argent tombe au fond du coffre ».

Cela n'agissant pas toujours, Tetzell vendait le pardon des péchés à faire, des viols et des adultères, des incestes à venir[1].

[1] Michelet, *Histoire de France*.

Mais c'est surtout au livre IV que la satire de la papauté devient la plus développée et la plus significative. On a raison de faire remarquer qu'à l'époque où paraissait ce livre « on publiait à son de trompe dans les carrefours de Paris, un édit qui défendait à qui que ce fut, *de porter aucun argent*, pour quelque raison que ce fût, ni à Rome, ni en d'autres lieux de la dépendance du pape [1]. Cela diminue, certes, le mérite d'intrépidité et d'audace de notre auteur. En attaquant le pape qui prétendait à la suprématie, en attaquant les décrétales qui « tirent chascun an de France en Rome quatre mille ducatz d'or et d'advantage » par une merveille et divine « auriflue énergie ». Rabelais se montrait seulement gallican et faisait sa cour au roi Henri II.

Mais, à une époque comme celle-là, où l'attitude du roi envers Rome et les hérétiques dépendaient du choix d'un ministre ou du jeu des alliances, nul ne pouvait être sûr du lendemain.

D'ailleurs la satire contenue dans les chapitres consacrés a l'île de Papimanie dépasse en portée la question des décretales et de la suprématie temporelle des papes.

Dans ces pages dont l'ironie tranquille et l'apparente bonhommie dépasse les plus violentes sorties de Luther, Rabelais a peint de main de maître l'aveuglement idolâtre qui fait du pape le véritable Dieu, et le fanatisme féroce qui se croit dispensé des devoirs de charité envers les hérétiques. Ce n'est pas tant aux papes que Rabelais

[1] Brunetière, *Questions de critique*, Paris 1889, et après lui M. Gebhart et M. Stapfer, op. cit.

s'en prend qu'aux idolâtres de la papauté, dont la superstition va jusqu'à la stupidité.

Pantagruel et ses compagnons arrivant dans la « benoiste isle des Papimanes » sont interpellés par les naturels du pays :

« L'avez-vous veu, gens passagiers ? l'avez-vous veu ? » — Qui ? demanda Pantagruel. — Celuy-la, respon- » dirent-ilz. — Qui est-il ? demanda frère Jean. Par la » mort bœuf je le assomeray de coups, pensant qu'ilz se » guementassent de quelque larron. — C'est (dirent- » ils) celluy qui est.. L'avez-vous jamais veu ? — Celluy » qui est, respondit Pantagruel, par nostre theologique » doctrine, est Dieu. Oncques ne le veismes, et n'est » visible à œilz corporels. — Nous ne parlons mie » (dirent-ilz) de celui hault DIEU qui domine par les » cieulx. Nous parlons du Dieu en terre [1]. L'avez-vous » oncques veu ? — Ilz entendent, dist Carpalim, du » pape, sus mon honneur. — Ouy, ouy, respondit » Panurge, ouy dea, Messieurs, j'en ay veu trois à la » veue desquelz je n'ay guères proficté [2]. »

On ne peut pas mieux peindre en quelques mots l'idolâtrie de ceux qui ne se soucient « mie de celluy hault Dieu qui domine *par* les cieulx » et qui portent toute leur adoration sur son collègue terrestre, le « Dieu en terre ». Le premier est trop haut, ce n'est pas à lui qu'on a affaire ; et il n'a que rarement l'occasion d'intervenir dans la marche du monde.

Cette adoration va jusqu'à l'extase. Pendant le dîner que les papimanes donnent en l'honneur de

[1] D'après M. Lenient, *La Satire en France au* XVI[e] *siècle, ch. IX*, l'expression avait été réellement employée. Elle excitera, quelques années plus tard, l'indignation de Henri Estienne, (*Apologie pour Hérodote*, ch. XIV et XV).
[2] IV, 48.

« ceux qui ont vu l'Unicque », Homenaz, leur évêque, après avoir entonné un hymne enthousiaste en l'honneur des « Sainctes Décrétales », des « belles Décrétales de Dieu », excité par le vin et la bonne chère « commence à rocter, rire, baver et suer », et, dans un délire religieux et mystique, il s'écrie :

« O mon bon Dieu, lequel je adore et ne veis oncques, de grace speciale ouvre-nous en l'article de la mort, *pour le moins*, ce très sacré thésaur de nostre mère saincte ecclise, du quel tu es protecteur, conservateur, promeconde, administrateur, dispensateur. Et donne ordre que ces precieux œuvres de supererogation, ces beaulx pardons au besoing ne nous faillent, à ce que les diables ne trouvent que mordre sus nos paouvres ames, que la gueule horrifique de l'enfer ne nous engloutisse [1]. »

Dans sa *Pantagrueline Pronostication* (1532), Rabelais avait déjà dit son fait à ceux qui mettent toute leur confiance dans les saints, les anges et tous les intermédiaires que les hommes ont établis entre Dieu et le fidèle :

Ne croyez que ceste année y aie aultre gouverneur de l'universel monde que Dieu le créateur, lequel par sa divine parole tout regist et modere..... Doncques, le gouverneur de ceste année et toutes aultres, selon nostre veridicque résolution, sera Dieu tout-puissant. Et n'aura Saturne, ni Mars, ni Jupiter, ni aultre planete, certes non les anges, ny les saincts, ny les hommes, ny les diables, vertuz, efficace, puissance ni influence aulcune, si Dieu de son plaisir ne leur donne [2].

[1] IV, 53.
[2] *Pantagrueline Pronostication*, ch. I (Jannet t. VI).

Ici la superstition catholique est mise sur le pied de la superstition païenne.

Homenaz et ses confrères en « Papimanie » ne sont pas seulement des idolâtres, ils sont aussi à l'égard des hérétiques, d'une cruauté digne des Chinois ou des cannibales. Panurge ayant fait remarquer que « tout l'empire christian étant en paix et silence » les papes seuls « font guerre felonne et très cruelle ».

» C'estoit, dist Homenaz, doncques contre les rebelles,
» haereticques, *protestans* desesperez, non obéissans à
» la saincteté de ce bon Dieu en terre ? Cela luy est non
» seulement permis et licite, mais commandé par les
» sacrez Décrétales, et doibt à feu incontinent empe-
» reurs, roys, ducz, princes, republiques, et à sang
» mettre, qu'ilz transgresseront un iota de ses mande-
» ments : les spolier de leurs biens, les deposseder de
» leurs royaulmes, les proscrire, les anathematizer, et
» non seulement leurs corps, et de leurs parens aultres
» occire, mais aussi leurs ames damner au parfond de
» la plus ardente chauldiere qui soit en enfer [1]. »

Et plus loin, le « bon Homenaz » grisé par quelque vision de sang, s'écrie dans un langage digne de Torquemada : « Bruslez, tenaillez, cisaillez, noyez, pendez, decouppez, fricassez, grislez, crucifiez, bouillez, escartelez, dehingandez, carbonnadez ces meschans haereticques decretalifuges, decretalicides, decretalictones du diable, pires que homicides, pires que patricides ! »

L'inquisition avait, hélas! trop ! souvent suivi ce conseil. Panurge augmente encore l'impression d'horreur que donne ce luxe de détails chirurgi-

[1] IV, 51.

caux et inquisitoriaux en faisant, avec conviction, cette réponse qui n'est pas exempte d'ironie et d'amertume : « Icy, par tous les diables, ne sont ilz haereticques comme ilz sont parmi les Almaignes et Angleterre : Vous estez tous christians triez sus le volet ».

Par antithèse avec la « benoiste isle des Papimanes » où l'on mène joyeuse vie, où l'abondance règne, grâce sans doute aux merveilleuses vertus des Décréta les, Rabelais nous décrit, avec un véritable sentiment de pitié qu'il nous fait partager, « l'isle désolée des Papefigues [1] », jadis riches et libres, et maintenant « paouvres, malheureux et subjects aux papimanes », et où il nous peint sans doute la situation déplorable des peuples séparés de Rome. Rabelais ne cache pas les sentiments de commisération que lui inspire ce peuple miséreux et calamiteux, non seulement par bonté d'âme, mais aussi par sympathie pour tous ceux qui ont rejeté le joug de l'Eglise.

II

LES MOINES

Mais c'est surtout sur les moines que Rabelais exerce le plus volontiers sa verve railleuse. Sur ce sujet, il est inépuisable ; il est vrai qu'il les connaissait pour avoir vécu quinze ans au milieu d'eux. Il pouvait dire de la moinerie :

« Nourri dans le palais, j'en connais les détours ».

[1] Ceux qui se sont révoltés contre le Pape.

Rabelais ne se contente pas, comme on l'a dit quelquefois, de railler ses anciens confrères, gourmands et gloutons qui « se ruent volontiers en cuisine », soit à cause de quelque « vertu latente et propriété spécifique absconce dedans les marmites et contrehastiers », soit à cause d'une « induction et inclination naturelle aux frocz et cagoulles adherente, laquelle de soy mene et poulse les bons religieux, encore qu'ilz n'eussent election ni deliberation d'y aller [1] » ; il ne se borne pas à nous montrer les moines paresseux, n'étudiant pas « de peur des auripeaux [2] » et parce que c'est « chose monstrueuse veoir un moine sçavant », à nous nous parler des nobles nonnains que le diable tente habituellement « du gaillard péché de luxure », et des frères Roydinet, paillards et lubriques au point que « l'ombre même du clocher d'une abbaye est féconde. » Ce sont là lieux communs et plaisanteries traditionnelles sur les « bons religieux ». Au xve et xvie siècles, ces pauvres gens étaient l'objet de la risée et du mépris à peu près général. Rabelais avait sur ce point des prédécesseurs souvent plus grossiers et plus violents que lui-même [3] ; il pouvait puiser à pleines mains dans l'arsenal terrible que lui léguaient ses devanciers, les frères prêcheurs, sans parler d'Erasme. Mais, sans doute, ses expériences et ses souvenirs personnels suffisaient amplement à lui fournir des traits acérés et à alimenter sa verve.

Rabelais fait plus que railler agréablement les

[1] IV, 11.
[2] Maux d'oreilles.
[3] Voir là-dessus Stapfer ; *op. cit.* p. 157 et ss.

moines et s'amuser à leur dépens. Il les hait véritablement, et on sent dans maints passages le ressentiment des souffrances qu'il dut endurer au couvent et des calomnies que les « farfadets » répandent sur son compte : « Iceulx fuyez et abhorissez autant que je fays », nous dit-il. Il déteste autant que « ly boucon de Lombard [1] » les « calomniateurs canibales, misanthropes, agelastes ». Aux caphards, il lance cette virulente apostrophe, dans le prologue de son troisième livre : « Arrière mastins ! arrière cagotz ! aux ouailles, mastins ! Je renonce à ma part de papimanie si je vous happe ». Il leur défend l'allée de son abbaye de Thélème.

> Cy n'entrez pas hypocrites, bigotz
> Vieux matagotz, marmiteux borsouflez
> ....
> Tirez ailleurs pour vendre vos abus (I, 54)

Mais sa critique s'élève au-dessus de ces questions de rancune personnelle. Il attaque le régime même de la moine, et sa satire devient alors plus profonde, morale et politique.

Sans doute, l'ouvrage de Rabelais n'étant pas une œuvre didactique, dogmatique, discutant les principes, comme par exemple le *de votis monasticis* de Luther, ce ne sont que des traits épars que l'on trouve contre l'institution monastique même ; mais, s'il n'y insiste pas, Rabelais montre qu'il a vu dans le moine un ennemi de la famille, de la société, et un danger public. Il a esquissé

[1] Poison italien.

les principales critiques qu'on peut faire à la vie monacale au point de vue social et politique.

Ce n'est pas seulement aux mauvais moines, mais à l'institution monastique qu'il s'en prend dans le chapitre célèbre : *Pourquoy les moynes sont refuys du monde :*

« Si entendez pourquoy ung cinge en une famille est » toujours mocqué et herselé, vous entendrez pour» quoy les moynes sont de tous refuys, et des vieulx et » des jeunes. Le cinge ne garde point la maison, » comme un chien ; il ne tire pas l'aroy, comme le bœuf ; » il ne produict ni laict ni laine, comme la brebis ; il » ne porte pas le faiz, comme le cheval. Ce qu'il faict » est tout conchier et degaster, qui est la cause pour» quoy de tous repceoyt mocqueries et bastonnades. » Semblablement un moyne ne laboure comme le pay» san ; ne garde le pays, comme l'homme de guerre ; ne » guesrit les malades comme le medecin ; ne presche » ny endoctrine le monde comme le bon docteur evan» gélique et pedagoque ; ne porte les commoditez et » choses nécessaires à la republicque, comme le mar» chant. — Voyre, mais, dist Grandgousier, ilz prient » Dieu pour nous. — Rien moins (respondit Gargan» tua). Vray est qu'ilz molestent tout leur voisinage à » force de trinqueballer leurs cloches. Ils marmonnent » grand renfort de legendes et pseaulmes nullement » par eulx entendus ; ils content force patenostres » entrelardées de longs *Ave Mariaz*, sans y penser » ny entendre. Et ce j'appelle mocque-Dieu, non » oraison [1] ».

Il y a dans cette page toute la vigueur et la passion qu'on trouvera dans l'*Apologie pour Hérodote* ou dans l'*Institution Chrétienne*.

[1] *Gargantua*, ch. 40.

Après nous avoir montré l'inutilité du moine au point de vue social, Rabelais nous le dénonce comme un danger public, se glissant auprès des malades dont leur apparition trouble les derniers moments, les tourmentant pour les convertir *in extremis* et aussi, sans doute, pour leur extorquer de belles et bonnes donations :

» J'ay ce jourd'huy, dit l'hérétique Rominagrobis sur » le point de mourir, j'ay ce jourd'huy, qui est le » dernier de moy, hors ma maison, à grande fatigue et » difficulté, chassé un tas de villaines, immondes et » pestilentes bestes, noires, guarres, fauves, blanches, » cendrées, grivolées, lesquelles laisser ne me vouloient » à mon aise mourir, et par fraudulentes poinctures, grup- » pemens harpyacques, importunitez freslonnicques, » toutes forgées en l'officine de je ne sçay quelle insa- » tiabilité, me evocquoient du doulx pensement auquel » je acquiesçois, contemplant et voyant, et ja touchant et » guoustant le bien et felicité que le bon Dieu a pré- » paré à ses fidèles et esleuz en l'aultre vie et estat » d'immortalité [1] ».

Et voici le trait le plus acéré et qui pénètre le plus à fond. C'est le petit diable de Papefiguière qui le lance. En quittant le paysan Papefigue qu'il veut duper et qui le dupera, le jeune diablotin lui dit : « Travaille, villain, travaille. Je voys tenter les escholiers de Trébizonde *laisser pères et mères, renoncer à la police commune, soy émanciper des edictz de leur roy, vivre en liberté soubterraine, mespriser un chascun, de tous se mocquer,* et

[1] III, 21. Comparez ce qu'écrit Louise de Savoie dans son journal « L'an 1522, en décembre, mon fils et moi, par la grâce du Saint-Esprit commençâmes à connaître les hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés de toutes couleurs. (Herminjard, *op. cit.* I. p. 105.

prenans le beau et joyeulx petit beguin d'innocence poeticque, soy tous rendre farfadetz gentilz ».

Mais, où Rabelais nous transporte bien au-dessus des railleries et des critiques ordinaires, c'est dans le 48e chapitre du livre III où, dans des pages incomparables par la beauté et la poésie du style, l'élévation et la vigueur de la pensée, il nous montre dans le moine un ennemi de la famille et une véritable peste publique, et où il attaque la détestable coutume des *matrimonia secreta* permise et sanctionnée par l'Eglise [1] :

« De mon temps, dit Gargantua à son fils Pantagruel,
» a esté par le continent trouvé pays auquel ne sçay
» quelz pastophores taulpetiers [2], aultant abhorrens de
» nopces comme les pontifes de Cybele, lesquelz ont
» dict loix ès gens mariez sur le faict de mariage. Et ne
» sçay que plus doibve abhominer, ou la tyrannicque
» præsumption d'iceulx redoutez taulpetiers, qui ne se
» contiennent dedans les treillis de leurs mysterieux
» temples, et se entremettent de negoces contraires par
» diametre entier à leurs estats, ou la superstitieuse
» stupidité des gens mariez, qui ont sanxi et presté
» obéissance à telles tant malignes et barbaricques
» loigs. Et ne voyent comment telles sanxions connu-
» biales toutes sont à l'advantaige de leurs Mystes [3],
» nul au bien et proufict des mariez.................
» Moyennantes les loigs dont je vous parle, n'est
» ruffien, forfant, scélérat, pendart, puant, punais,
» ladre, brigant, voleur, meschant, en leurs contrées,

[1] D'après le droit canon le consentement des conjoints était seul nécessaire pour la validité dn mariage. La bénédiction du prêtre suffisait pour unir pour la vie des enfants de quinze ou douze ans.
[2] *Taulpetier*: moine vivant dans des trous comme des taupes.
[3] *Mystes*: prêtres initiés aux mystères.

» qui violentement ne ravisse quelque fille il vouldra
» choisir, tant soit noble, belle, riche, honneste, pudic-
» que, de la maison de son pere, d'entre les bras de sa
» mere, malgré tous ses parens, si le ruffien se y ha
» une fois associé quelque Myste, qui quelque jour par-
» ticipera de la proye.................................
» Et voyent les dolens peres et meres hors leurs mai-
» sons enlever et tirer par un incongneu, estrangier,
» mastin, tout pourry, leurs tant belles, delicates, ri-
» ches et saines filles, lesquelles tant cherement
» avoient nourriez en tout exercice vertueux, avoient
» disciplinées en toute honesteté, esperans en temps
» oportum les colloquer par mariage avec les enfants de
» leurs voisins et antiques amis. Quel spectacle pensez
» vous que ce leur soit ? Ilz, toutefois, tant sont de
» craincte du démon et de superstituosité espris, que
» contredire ilz n'osent puisque le taulpetier y a esté
» présent et contractant. Et restent en leurs maisons
» privez de leurs filles tant aimées, le pere mauldissant
» le jour et heure de ses nopces, la mere regrettant
» que n'estoit avortée en tel tant triste et malheureux
» enfantement ; et en pleurs et en lamentations finis-
» sent leur vie, laquelle estoit de raison finir en joye...
» Aultres tant ont esté ecstaticques et comme maniac-
» ques, que eulxmêmes de deuil et de regret se sont
» noyez, penduz, tuez ».

Et Gargantua termine sa violente diatribe en disant :

« Un chascun trouvant le ruffien à la promotion du
» taulpetier, sa fille subornant et hors sa maison ra-
» vissant, quoy qu'elle en feust consentante, les[1] peult,
» les doibt à mort ignominieusement mettre, et leurs
» corps jecter en direption des bestes brutes, comme

[1] Le ruffien et le taulpetier.

» indignes de recevoir le doux, le desyré, le dernier
» embrassement de l'alme et grande mere la Terre,
» lequel nous appellons Sepulture. »

Ici Rabelais se rencontre expressément avec les protestants, et en particulier avec Luther qui s'éleva toujours avec véhémence contre cette coutume des *matrimonia secreta* et qui, en accentuant la distinction entre ce qu'il appelait « l'ordre de la création et l'ordre de la rédemption », protesta de toutes ses forces contre l'ingérence du pouvoir religieux en matière civile et politique[1].

Rabelais combat aussi le monachisme, indirectement il est vrai, en condamnant le jeûne et le célibat. C'est le sage et sensé Pantagruel qui est chargé d'exprimer son sentiment sur le jeûne. Après avoir déclaré que « l'homme replet de viandes et crapule difficilement peut concevoir notice des choses spirituelles, il ajoute : « Ne suis toutefois en l'opinion de ceux qui après longs et obstinez jeusnes cuydent plus avant entrer en contemplation des choses célestes[2]. »

Il croit qu'il est difficile à l'esprit de rester « bon et serein » quand le corps est en inanition.

Quant au célibat des prêtres et des moines, Rabelais ne l'a pas condamné expressément ; mais il ne pouvait l'approuver, et le fond de sa pensée se montre dans un passage qui lui est suggéré par son expérience personnelle et par ce qu'il a vu autour de lui :

Le sage dict : « Là où n'est femme (j'entends mère-

[1] Le Concile de Trente, cédant aux coups répétés des protestants et faisant droit aux réclamations des esprits raisonnables, ajouta aux conditions de validité du mariage le consentement des parents.
[2] III, 13.

famille et en mariage légitime) le malade est en grand estrif[1]. J'en ai veu claire experience en papes, legatz, cardinaulx, evesques, abbez, prieurs, presbtes et moines[2]. »

Et ailleurs, il met dans la bouche du sage théologien Hippotadée cette parole de saint Paul : « Meilleur est soy marier que ardre au feu de concupiscence. »

Mais il exprime le fond de sa pensée, qui est en somme que le couvent et la « moinerie » sont antinaturels, lorsqu'il assigne Antiphysie, c'est-à-dire Contre-Nature, comme origine aux « enraigez Putherbes et aux « Briffaulx[3]. »

« Physis (c'est Nature), en sa première portée, enfanta Beaulté et Harmonie..... Antiphysie, laquelle de tout temps est partie adverse de Nature, au rebours enfanta Amodunt et Discordance. Depuys elle engendra les Matagotz, Cagotz et Papelars..... ; les enraigez Putherbes, Briffaulx, Caphars et aultres monstres difformes et contrefaicts en despict de nature[4]. »

Mais ce n'est pas tant par la critique que Rabelais fait de l'Eglise catholique, de ses représentants et de ses abus qu'il se rapproche de la Réforme. Cette critique est au fond peu violente, et Rabelais se montre en somme assez « gentil compagnon ». Il eut des prédécesseurs, même dans le sein de l'orthodoxie, qui avaient la main beaucoup plus lourde que lui. S'il n'y avait de protestants dans son œuvre que les passages que nous avons cités, on comprend què nous n'aurions pas entre-

[1] Embarras, danger.
[2] III, 9.
[3] Frères lais, quêtant pour des religieuses non rentées.
[4] IV, ch. 32.

pris ce travail et nous pourrions dire avec M. Brunetière que Rabelais « n'a point passé la limite » et qu'il « n'a rien ou presque rien attaqué dans le sens précis qu'il l'attaquait, sans le moindre péril de sa tête ou de sa liberté[1]. »

Nous allons voir que l'éminent critique exagère fortement quand il écrit : « Rabelais a toujours respecté le dogme et le pouvoir ; et dans toute son œuvre je doute que l'on trouvât un seul mot, dans le quatrième livre lui-même, que l'on pût noter d'hérésie. »

Sans doute, Rabelais, qui n'est pas un théologien, ne peut procéder à la façon d'un théologien, prendre successivement tous les dogmes catholiques pour en montrer le néant et l'absurdité ; mais c'est surtout par ses allusions, qui échappent à une lecture superficielle, par son esprit, par ses tendances et ses sympathies, que Rabelais se montre hérétique.

A ce point de vue, le quatrième livre, et même le cinquième, où beaucoup de personnes voient la plume d'un réformé et la critique « amère et sombre d'un protestant[2] », nous semblent beaucoup moins hardis et beaucoup plus loin de la Réforme que les deux premiers.

Si M. Brunetière était un admirateur plus enthousiaste de notre auteur, nous serions donc tentés de lui demander, comme Philinte à Alceste :

Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux,
Ne les voyez-vous pas ou les excusez-vous ?

[1] *Op. cit.*
[2] *Op. cit.*

Le plus probable est qu'il n'a pas *voulu* les voir ; à moins que, sans s'en douter, il ne soit lui-même hérétique.

Il est vrai que, à l'époque où il écrivait l'article auquel nous faisons allusion, le panégyriste de Bossuet n'avait pas encore prononcé son fameux : « Allez le demander à Rome ! »

III

L'ÉCRITURE SAINTE ET LE « PUR ÉVANGILE »

Rabelais se montre tout d'abord hérétique et protestant par l'importance qu'il donne à l'Ecriture Sainte, à la Parole de Dieu. Cette « sacrosainte parolle » l'auteur n'en parle jamais qu'avec respect, et autant le ton est railleur, caustique et mordant quand Rabelais attaque l'organisation de l'Eglise, ses membres ou ses pratiques superstitieuses, autant il devient grave, solennel et religieux quand il parle de l'Evangile, du Christ, ou des apôtres.

Cette divine Parole, il la cite à chaque instant, elle lui sert de preuve habituelle, d'argument et de moyen de démonstration. Quand il veut donner plus de valeur à une affirmation il dit : « je le prouve » ou « le témoignage évangélique vous suffira », et il fait une citation biblique.

Cette tendance est bien protestante. Un catholique serait allé chercher ses autorités parmi les pères de l'Eglise ou les scolastiques, Rabelais, dans sa haine contre le moyen âge, contre les

temps « gothiques » remonte aux sources et à la Bible.

L'Ecriture et la raison voilà, pour lui, les deux normes auxquelles on doit tout ramener. « Est-ce contre nostre foy, nostre loy, contre *raison*, contre la *Sainte Escripture* ? » demande t-il [1]. Ces mots ne sont-ils pas à rapprocher de la réponse de Luther à la diète de Worms : « Si l'on ne me convainc par le *témoignage de l'Ecriture* ou par des *raisons décisives*... je ne peux ni ne veux me rétracter en rien » ?

Cette parole de Dieu, fait encore plus caractéristique, il la cite souvent en français, prouvant ainsi aux « rapetaseurs de vieilles ferrailles, aux revendeurs de vieux mots latins, moisis et incertains, que nostre langue vulgaire n'est tant vile, tant indulgente et à mespriser qu'ils l'estiment[2] ».

Ses citations sont faites de mémoire, et par conséquent ne sont pas littérales. Mais il y a quelquefois avec la Vulgate et le texte que suppose sa traduction des différences qu'un manque de mémoire ne suffit pas à expliquer. Dans l'épître dédicatoire du IVe livre adressée au cardinal de Châtillon, il compare son protecteur à Moïse « le grand prophète et capitaine en Israël, et à ce propos il cite *Ecclésiastique*, chapitre 45 : homme craignant Dieu : agréable à tous humains : de Dieu et des hommes bien aymé : duquel heureuse est la mémoire, Dieu en louange l'a comparé aux preux : l'a faict grand en terreur des ennemis. *En sa faveur a faict choses prodigieuses et espovantables.* »

[1] *Gargantua*, ch. 6
[2] Prologue du Ve livre.

Ce dernier membre de phrase suppose un autre texte que celui de la Vulgate qui dit : In verbis suis monstra placavit. Le Fèvre, dans sa *Bible française* (édition d'Antoine de la Haye. Anvers 1541), traduit : En ses parolles a apaisé les monstres.

Les Septante donnent : Ἐν λόγοις αὐτου σημεῖα κατέπαυσεν. Chose curieuse, la traduction de Rabelais se rapprocherait plutôt du texte hébreu de l'Ecclésiastique récemment retrouvé : בדברו אותות מהר : par sa parole (il fit) bientôt des prodiges.

En tout cas, il est certain que Rabelais ne suit pas exactement le texte de la Vulgate, la version officielle de l'Eglise catholique. C'était là une hérésie à une époque où, sélon le témoignage du légat Aléandre, c'était chose inouie que de changer la moindre syllabe ou de corriger le texte altéré par la faute des copistes, dans l'ancienne version dont se sert l'Eglise [1].

Rabelais ruine d'ailleurs l'autorité de la Vulgate en recommandant la lecture de l'Ecriture Sainte dans l'original grec et hébreu. Gargantua écrit à son fils Pantagrel :

« J'entends et veulx que tu aprenes les langues par- » faitement : premierement la grecquc, comme le veut » Quintilian, secondement la latine, et puis l'hebraic- » que pour les sainctes lettres... Et par lesquelles heu- » res du jour commence à visiter les sainctes lettres. » Premièrement *en grec* le nouveau Testament et epis- » tres des apostres, et puis en *hebrieu* le vieulx Testa- » ment [2]. »

Se permettre de lire dans l'original l'Ancien

[1] Herminjard, *op. cit.* II. 387.
[2] II ch. VIII.

et le Nouveau Testament ! aller directement à la parole de Dieu, sans passer par l'Eglise ! Mais c'est tout le protestantisme ! Et voilà justement ce qui fait Rabelais hérétique, « hérétique formé, clavelé, hérétique bruslable » ! Et, pour qu'on ne nous accuse pas d'exagérer les choses, voici un fait caractéristique : le 30 avril 1530, c'est-à-dire un mois après la fondation des lecteurs royaux (autrement dit du Collège de France) la Sorbonne condamna comme téméraire et scandaleuse cette proposition : *La Sainte Ecriture ne se peult bonnement entendre sans la langue grecque, hebraicque et aultres semblables* [1]. »

En 1509 Pierre Sutor s'exprimait ainsi dans un de ses écrits : « Pour comprendre la Sainte Ecriture, la connaissance des langues étrangères n'est pas nécessaire, et, par conséquent, il est vain de les étudier... Nous concluons enfin qu'il est tout à fait dépourvu de sens, *que cela seul sent l'hérésie*, de prétendre qu'il faut apprendre les langues étrangères pour composer des traductions. Celui qui parle ainsi *pense d'une façon impie de la Bible latine*, et il sent l'hérésie [2] »

Dans ce zèle pour le grec et l'hébreu Rabelais, et avec lui tous les humanistes, se rencontrent avec tout le protestantisme. Les chefs de la Réforme furent tous des humanistes. Luther écrit aux magistrats et au seigneurs allemands : « la première chose que nous ayons à faire, c'est de cultiver les langues, le latin, le grec et l'hébreu. Car les langues sont le fourreau de l'esprit.

[1] Abel Lefranc *Histoire du Collège de France*. Hachette 1893. p. 122
[2] Doumergue, *op. cit.* p. 103.

« *Vaginarum vice sunt linguæ in quibus gladius ille Spiritus, nempe verbum Dei, tenetur insertus.* »

Rabelais n'aurait pu écrire le passage que nous avons cité quelques années auparavant. Le roi venait, malgré l'opposition furieuse de la Sorbonne de fonder le collège royal ou collège trilingue et Rabelais célèbre ce temps bienheureux en louanges « condignes » et langage bien « idoine ».

« Maintenant toutes disciplines sont restituées, les » langues instaurées : grecque, sans laquelle c'est » honte que une personne se die sçavant : hebraïcque, » caldaïque, latine. Les impression tant élégantes en » usance, qui ont esté inventées de mon eage par » inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par » suggestion diabolique. »

La Sorbonne, Béda en tête, essaya de s'opposer à ce mouvement et de faire revenir les « temps ténébreux et sentant l'infelicité et calamité des Gothz », en censurant le nouvel enseignement qu'elle déclare « téméraire, scandaleux et entaché de lutheranisme [1] ».

Mais ce qui paraissait, encore plus que l'étude des langues anciennes, téméraire, attentoire et scandaleux, à la Sorbonne et à l'Eglise, c'était l'étudemême de la Bible.

Nous, qui vivons à une époque où l'Ecriture sainte est mise à la portée des plus humbles et traduite en des centaines de langues, où l'on distribue des Nouveaux Testaments à la porte des expositions universelles, nous nous imaginons

[1] V. A. Lefranc, op. cit.

difficilement quelle révolution c'était là et quelles énormes conséquences devait avoir cette lecture directe de la Bible.

Quelle fut l'origine de la Réforme ? La Réforme naquit d'abord dans la conscience d'un moine qui, tourmenté par sa conscience et le sentiment de son péché, convaincu de l'inutilité de toutes les observances pour son salut, abandonne l'étude des scolastiques dans laquelle il s'était jusqu'alors renfermé, met résolument de côté toutes les gloses et commentaires qui lui voilaient la face de Dieu et, se mettant en face de l'Ecriture sainte, y trouve la doctrine de la justification par la foi. Du coup, la Réforme était fondée.

Sans doute le biblicisme a pu conduire à des erreurs et à des excès, mais la Bible a été, au XVI[e] siècle la grande libératrice des consciences et une source merveilleuse de courage et de forces morales qui permirent aux martyrs de marcher en chantant au supplice.

L'Eglise et la Sorbonne, qui ne manquaient pas d'une certaine intelligence dans le mal, en eurent bien conscience. Elles virent bien que l'étude de la parole de Dieu dans le texte lui-même portait un coup définitif, d'une part, à l'autorité du prêtre parce qu'elle se passait de son intermédiaire et de l'interprétation traditionnelle, de l'autre, à sa dogmatique, parce qu'elle mettait en lumière la doctrine du salut par la foi [1].

[1] Ce retour aux textes caractérise aussi la renaissance des études juridiques et médicales au XVI[e] siècle. Les légistes dans la société desquels Rabelais vécut à Fontenay, fils de la Renaissance, avaient pris parti pour le droit romain. Rabelais put entendre à Bourges le célèbre Alciat, le chef de ce mouvement et le rénovateur des études de

Aussi essaya-t-on par tous les moyens d'enrayer ce mouvement biblique. La réaction commença en France dès 1523. Après la publication de la traduction de Le Fèvre, le Parlement, sur la demande de la Sorbonne, interdit la vente de la traduction française des évangiles, et, encore en 1540, le Parlement de Toulouse défendait aux maîtres d'école de lire et d'interpréter publiquement la sainte Ecriture.

Les conséquences de cette « fervente étude » des « sainctes lettres » se firent bientôt sentir ; c'est ce que Rabelais exprime en mettant ces paroles dans la bouche du petit diable de Papefiguière :

« Satan souloit (avait l'habitude) desjeuner de escho-
» liers. Mais (las !) ne sçay par quel malheur depuys
» certaines années ilz ont avecque leurs études adjoinct
» les sainctes Bibles. Pour ceste cause plus n'en pouvons
» au diable tirer. Et croy que si les caphars ne nous
» y aydent, leur oustans par menaces, injures, force,
» violence et bruslements leur sainct Paul, plus à bas
» n'en grignoterons (IV, 46).

Et c'est bien ce que les « caphars » s'efforçaient de faire.

Bien plus, cette divine parole est la condition

jurisprudence en France. Rabelais ne cache pas son sentiment à l'égard de l'ancienne école qui étudiait les lois plus dans les commentateurs que dans les textes.

« Pantagruel disoit aucunes fois que les livres des lois lui sembloient une belle robe d'or, triumphante et précieuse qui fut brodée de m... Car, disoit-il, au monde n'y a livres tant beaulx, tant ornés, tant élégans, comme sont les textes des Pandectes ; mais la bordure de ceux-ci, c'est assavoyr la glose de Accurse est tant salle, tant infame et punaise que ce n'est qu'ordure et villenie. »

La même révolution s'accomplit dans la médecine en particulier à Montpellier où, délaissant l'étude des médecins arabes et de leurs commentaires, on revient aux textes des médecins grecs.

du bon ordre de la société, de la prospérité et du bonheur des nations. C'est ainsi que Rabelais dit dans son almanach pour l'année 1535 (Jannet, t. VII ; p. LXIV).

« Je dys quant est de moy que si les roys, princes et communitez Christianes ont en révérence la divine Parole, et selon icelle gouvernent soy et leurs sujets, nous ne veismes de notre âge année plus salubre ès corps, plus paisibles ès âmes, plus fertile en bien, que sera ceste-cy, et voirons la face du ciel, la vesture de la terre, et le maintien du peuple, joyeux, gay, plaisant. et benin, plus que ne fut depuis cinquante ans en ça. »

Pantagruel, type de monarque chrétien et protestant, promet à Dieu de suivre ce bon conseil s'il est vainqueur du géant Loup-Garou. Il s'engage avant de combattre avec lui, à faire prêcher « par toutes contrées tant de ce pays de Utopie que d'ailleurs » où il aura « puissance et autorité... le Sainct Evangile, *purement*, *simplement* et *entièrement* ». Ces trois termes, qui constituent en quelque sorte la formule de la Réforme, sont à noter.

Et pour qu'on ne se méprenne pas sur le fond de sa pensée, le bon prince, si doux et si tolérant d'ordinaire, a soin d'ajouter : « Les abus d'un tas de *papelars* et *faulx prophètes* qui ont, par *constitutions humaines et inventions*, envenimé tout le monde, seront d'entour moy exterminez [1]. »

C'était une invitation non déguisée à François I[er] d'en faire autant et de faire triompher le parti évangélique. Luther et Calvin n'auraient pas tracé un autre programme d'action à un monarque protestant.

[1] II, 29.

Ailleurs Rabelais oppose la pure Parole de Dieu aux légendes des saints. Grandgousier réconforte de la sorte sa femme Gargamelle en mal d'enfant :

« Nostre Saulveur dict en l'Evangile (Joannis 16) : la » femme qui est à l'heure de son enfantement a tris- » tesse ; mais lorsqu'elle a enfanté, elle n'a souvenir » aulcun de son angoisse. — Ha ! (dict-elle), vous dic- » tes bien, et ayme beaucoup mieux ouyr tels propos de » l'Evangile, et mieux m'en trouve que de ouyr la vie » de saincte Marguerite ou quelque autre capharderie.[1] »

Rabelais ne montre pas seulement son zèle pour l'Evangile, il ne cache pas non plus ses sympathies pour ceux qui le répandent et qui sont persécutés pour cela. S'il n'est pas au premier rang parmi les combattants, il est facile de voir à qui vont ses préférences, aux martyrs ou aux bourreaux.

Dans sa *Pantagrueline Pronostication*, qui parut en 1532, il prend à parti ceux « qui ne croyent mie en Dieu et qui persécutent sa saincte et divine Parolle, ensemble ceux qui la maintiennent. » Dans le *Gargantua*, qui fut composé, sans doute en 1534, puisqu'il parut en 1535, il devient plus hardi et plus explicite. Lorsqu'on creusa les fondements de l'Abbaye de Thélème, on trouva

[1] On croyait si bien au secours de Sainte Marguerite en « *cestuy estrif* » que, d'après les bonnes femmes du temps, une simple application du livre sur la partie souffrante suffisait :

« Tenez, mettez sur vostre pis,
« La vie qui cy est escripte ;
« Elle est de Saincte Marguerite ;
« Si serés tantôt délivrée.

(*Miracle de l'enfant donné au diable*, publié par G. Paris ; v. 270, t. I, p. 13. Cité par Marty-Laveaux).

une grande lame de bronze sur laquelle était gravée une énigme en vers. Ces vers sont du poète Mellin de Saint-Gelais à qui Rabelais les a empruntés, et on peut y voir, en les détournant de leurs sens littéral, des allusions aux guerres de religions :

La lecture de ce monument achevée, Gargantua soupira profondément et dist ès assistants : « Ce n'est de maintenant que les gens réduitz à la creance évangelique sont persecutez ; mais bien heureux est celluy qui ne sera scandalizé, et que tousjours tendra au but, au blanc que Dieu, par son cher filz, nous a préfix, sans par ses affections charnelles estre distraict ni diverty [1].

C'est que l'époque où fut achevé le *Gargantua* marqua un redoublement de persécution contre les évangéliques. Après l'affaire des placards contre la messe (18 octobre 1534) le roi assiste en personne à une procession expiatoire ; et, par ordre du monarque, tous les parlements sévissent avec rigueur contre les hérétiques. Les supplices augmentent dans une proportion effrayante : en quelques mois, vingt-sept personnes périrent à Paris seulement.

On voit donc ce qu'il faut penser de l'affirmation de M. Brunetière que Rabelais « n'a rien attaqué sans le moindre péril pour sa tête ». Il a exprimé ses sympathies pour ceux que l'on poursuivait par ordre du roi, et cela seul suffisait à le rendre suspect et à exposer sa tête, à une époque où les receleurs d'hérétiques étaient condamnés aux mêmes peines que ceux-ci.

[1] *Gargantua,* Ch. 58.

Alors qu'il interdit la porte de son abbaye de Thélème aux cagots et aux caphards, il l'ouvre toute grande à ses amis :

« Cy entrez, vous qui le sainct Evangile
En sens agile annoncez, quoy qu'on gronde
....
Entrez, qu'on fonde ici la foy profonde [1] ».

Sans ressembler à ce frère Lubin dont il parle quelque part, « vrai croque lardon qui veut trouver les sacrements dans les Métamorphoses d'Ovide », il nous semble qu'on peut voir dans ce « quoy qu'on gronde » une allusion très directe à l'opposition faite alors à la prédication de l'Evangile.

Dans la *Pantagrueline Pronostication* nous trouvons aussi une allusion très visible aux progrès de la Réformation :

Italie, Romanie, Naples, Cicile, *demeureront où elles estoient l'an passé*. Ils songeront bien profondément vers la fin du karesme, et resveront quelquefoys vers le hault du jour. Allemagne, Souisses, Saxe, Strasbourg, Anvers, etc., profiteront s'ilz ne faillent ; *les porteurs de rogatons les doibvent redouter, et ceste année ne se y fonderont pas beaucoup de anniversaires.* (Ch. VII).

Ailleurs, sans prononcer le nom de Luther, il prend parti pour lui en ridiculisant un de ses adversaires, Silvestre de Prieras à qui il attribue le : *de brodiorum usu et honestate Chopinandi* [2].

Le catalogue de la Bibliothèque de Saint Victor, malgré ses allures bouffonnes, est au fond assez

[1] Gargantua, Ch. 54.
[2] II, Chapitre 7.

téméraire. Rabelais y rallume des querelles éteintes et s'y constitue le défenseur d'hommes censurés par la Sorbonne. A Ortuin, le docteur de Cologne, ennemi d'Erasme il attribue l'*ars petandi in societate*. A Béda, l'adversaire acharné de la Réforme et de Luther, celui qu'on appelait, pour le distinguer de son homonyme Bède, *Bède pas le Vénérable*, le *de optimitate triparum* [1].

Il cite aussi un traité contre Reuchlin, un autre sur la *Profiterolle des Indulgences*.

La lettre de Gargantua est protestante par l'esprit et le ton qui y règnent. Son éducation l'est aussi.

Se esveilloit doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendant qu'on le frotoit, luy estoit leue quelque pagine de la divine Escripture, *haultement* et *clerement*, avec pronunciation competente en la matière [2].

Ces mots *haultement* et *clerement,* sont mis là à dessein, et sont à opposer aux termes que Rabelais emploie à propos de moines qui « marmonnent grand renfort de légende, *sans y penser ny entendre* [3] ».

Puis Gargantua « alloit ès lieux secretz faire excrétion des digestions naturelles. Là son précepteur répétoit ce qui avoit esté leu ».

Ce dernier trait nous paraît assez inconvenant et irrespectueux. Nos pères là dessus avaient une autre façon de juger ; ce qui scandalisait surtout la Sorbonne, c'était la lecture même de la Bible

[1] Il paraît que Béda était aussi gourmand que fanatique.
[2] I, 23.
[3] I, 40.

expliquée dans ses obscurités par un précepteur laïque qui, sans doute, ne « se souciait mie » de l'interprétation traditionnelle qu'en donne l'Eglise.

Quand Gargantua était sous ses précepteurs sorbonagres, son premier soin était de déjeuner « pour abatre la rouzée et mauvais air : belles tripes frites, belles charbonnades, beaux jambons, belles cabirotades et force soupes de prime ». Son culte consistait à entendre vingt-six ou trente messes à la file, à « marmonner toutes ses kyrielles » avec son diseur d'heures en place ; et « tant curieusement les espluchoit qu'il n'en tomboit un seul grain ; » puis, « se pourmenant par les cloistres, galeries ou jardins, disoit des patenostres plus que seze hermites [1] ».

Sous le sage Ponacrates plus de messes, plus de patenôtres, plus de diseur d'heures en place, plus de prêtres entre Gargantua et Dieu. Le culte qu'il lui rend est un culte personnel et intérieur.

Après le repas « il rendoit grâces à Dieu par quelques beaulx cantiques faicts à la louange de la munificence et bénignité divine » ; à la fin de la journée il « prioit Dieu le créateur, en l'adorant et ratifiant sa foy envers luy et le glorifiant de sa bonté immense et luy rendant grâce de tout le temps passé, se recommandant à sa divine clémence pour tout l'advenir, puis entroit en son repos [2] ».

Mais le Dieu de Rabelais n'est pas le Dieu du déisme, et il ne faudrait pas voir en notre auteur

[1] I, 23.
[2] I, 40.

un précurseur du *Vicaire Savoyard*. Ce Dieu est le Dieu de la Révélation :

« Le bon Dieu nous a faict ce bien qu'il nous les a révélez (ces volontés) annoncez, declarez et apertement descriptz par les sacrées Bibles [1] ».

Ce Dieu peut entendre et exaucer nos prières :

J'ay cestuy espoir en Dieu qu'il oyra nos prieres vu la ferme foy en laquelle nous les faisons..... Discourez par les sacres Bibles, vous trouverez que de ceulx les prieres n'ont jamais esté esconduites qui ont médiocrité requis ».

Ainsi Gargantua ne se contente pas de rendre à Dieu un culte intérieur et personnel, il va assister aux sermons évangéliques, c'est-à-dire, si Rabelais écrit en 1533-1534, aux prêches du Louvre :

S'il advenoit que l'air feust pluvieux et intempéré, après disner, au lieu des exercitations alloient ouir les leçons publiques, les déclamations, les concions des bons prescheurs evangelicques [2].

Et Gargantua sait pas expérience que « le peuple de Paris est tant sot, tant badault, et tant inepte de nature qu'un basteleur, un porteur de rogatons, un mulet avecques ses cymbales, un vielleux au mylieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne feroit *un bon prescheur évangélicque* [3] ».

La religion est donc affaire individuelle et personnelle ; elle consiste essentiellement dans l'adoration intérieure et dans la prière. Grandgousier

[1] III, 30.
[2] Gargantua, Ch. 24.
[3] Gargantua, Ch. 17.

prie Dieu son Sauveur, lorsque le méchant roi Picrochole a envahi ses états. Le « bonhomme Gallet », envoyé en ambassade, le trouve « a genous, teste nue, incliné en ung petit coin de son cabinet, priant Dieu qu'il vouzist amollir la cholere de Picrochole. »

Gargantua prie aussi pour son fils qui part en voyage, Pantagruel prend congé de son père « icelluy bien priant (*comme en l'Eglise primitive estoit louable coutume entre les saints christians*) pour le prospère naviguage de son filz. »

Ce « estoit » est significatif.

Pantagruel fait plus que prier ; il exerce le ministère, lui, un laïque !

En la Thalamege fut l'assemblée de tous. Là Pantagruel leurs feist une briefve et saincte exhortation, toute auctorisée des proupos extraitz de la sainte Escripture, sus l'argument de navigation. Laquelle finie, feut hault et clair faite priere à Dieu, oyans et entendens tous les bourgeoys et citadins de Thalasse, qui estoient sur le mole accouruz pour veoir l'embarquement. Après l'oraison feut melodieusement chanté le pseaulme du saint roi David, lequel commence :

Quand Israël hors d'Egypte sortit[1].

N'est-ce pas là le culte dans sa première simplicité, tel qu'il était pratiqué dans la primitive Eglise et par les premiers Réformés. L'allusion est d'autant plus transparente que le psaume est un des psaumes traduits par Marot[2].

[1] IV. 1.
[2] C'est le 114e psaume. Il fait partie des 20 psaumes que Marot ajouta aux 30 premiers qu'il avait d'abord traduits.

N'y a-t-il pas là, en même temps, l'idée du sacerdoce universel ?

Rabelais revient d'ailleurs à maintes reprises sur cette idée de l'inutilité des prêtres et des intermédiaires pour le chrétien :

Tous vrais christians, de tous estatz, en tous lieux, en tous temps, prient Dieu, et l'Esprit prie et interpele pour iceulx, et Dieu les prend en grâce[1]. (I, 40).

La doctrine de la *vocation chrétienne* est même affirmée en propres termes. Grandgousier interroge six pélerins que frère Jean avait faits prisonniers et Pantagruel manqué de manger en salade :

« Nous venons de Saint-Sébastian, près de Nantes,
» et nous nous en retournons par nos petites journées.
» — Voire, mais (dist Grandgousier) qu'alliez-vous faire
» à Saint-Sébastian ? — Nous allions (dist Lasd'aller)
» lui offrir nos votes contre la peste.

» — O (dist Grandgousier) pauvres gens, estimez-
» vous que la peste vienne de Saint-Sébastian ? — Ouy
» vrayement (respondit Las d'aller) nos prescheurs nous
» l'affirment. »

» — Ouy (dist Grandgousier), les faulx prophetes vous
» annoncent-ilz telz abuz ? Blasphèment-ilz en ceste
» façon les justes et saincts de Dieu, qu'ilz les font
» semblables aux diables, qui ne font que mal entre les
» humains. Ainsi preschoit à Sinays un caphart que
» sainct Antoine mettoit le feu ès jambes ; sainct Eutrope
» faisoit des hydropiques ; sainct Genou les gouttes.
» Mais je le puniz en tel exemple, quoy qu'il me appe-
» last hérétique, que depuis ce temps caphart quicon-
» ques n'est auzé entrer en mes terres. Et m'esbahys
» si vostre roy les laisse prescher par son royaume tels

[1] C'est une réminiscence de *Rom.* VIII, 26.

» scandales. Car plus sont à punir que ceulx qui par
» art magicque ou aultre engin auroient mis la peste
» par le pays. La peste ne tue que le corps, mais telz
» imposteurs empoisonnent les ames. »

Grandgousier les renvoie en leur adressant cette sage exhortation :

« Allez-vous-en, pauvres gens, au nom de Dieu le
» createur, lequel vous soit en guide perpetuelle. Et
» dorenavant ne soyez faciles à ces otieux et inutilles
» voyages. Entretenez vos familles, travaillez chacun
» en vostre *vocation*, instruez vos enfants, et vivez
» comme vous enseigne le bon apostre sainct Paul. »

Il y a dans les paroles si sensées et si chrétiennes de Grandgousier, tout d'abord la condamnation du culte des saints et des pélerinages, et ensuite l'idée, essentiellement protestante, admirablement mise en lumière par Luther, que nous sommes sauvés aussi bien en accomplissant notre devoir quotidien, dans notre vocation, que dans l'état prétendu supérieur du prêtre ou du moine. Aussi les pélerins s'en vont consolés et réconfortés.

« O que heureux est le pays qui a pour seigneur un
» tel homme ! Nous sommes plus édifiez et instruitz en
» ces propos qu'il nous a tenu qu'en tous les ser-
» mons que jamais nous feurent preschez en nostre
» ville [1]. »

Rabelais n'est pas seulement protestant par la condamnation des idées et des abus catholiques, il l'est aussi par son esprit.

[1] Gargantua. Ch. 45.

Il cite à chaque instant saint Paul, l'apôtre de la Réforme, de Luther et de Calvin, *monseigneur sainct Paul*, comme il l'appelle, ou encore le sainct envoyé (ἀπόστολος). Qu'on relise le discours du sage théologien Hippotadée (III, 30) et qu'on nous dise si ce n'est pas l'esprit même de Paul et de toute la Réforme qui parle par sa bouche. C'est saint Paul et c'est Luther qui dicte à Grandgousier ce jugement sur Picrochole :

« J'ai cogneu que Dieu éternel la laissé au gouvernail de son franc arbitre et propre sens, qui ne peut estre que meschant si par grâce divine n'est continuellement guidé [1]. »

Ici Rabelais semble prendre parti pour Luther dans la question du libre arbitre et de la grâce.

De même Gallet dit de Picrochole : « Cet homme est hors de sens et *délaissé de Dieu* [2] ».

Rabelais affirme la toute puissance de Dieu et le néant des hommes. Dans l'*Almanach* pour 1533 il écrit : « Au reste ce sont les secrets éternels qui tout ce qui est et ce qui se fait modère en son *franc arbitre* et *bon plaisir*, lequel vaut mieux taire et adorer en silence. »

Dans l'*Almanach* pour 1535 il dit encore : « Il faut se déporter de cette curieuse inquisition au gouvernement invariable de Dieu tout puissant, qui a tout créé et dispensé selon son *sacré arbitre*, requérant sa saincte volonté, estre continuelle et parfaite, tant au ciel comme en la terre. »

[1] Gargantua, Ch. 29.
[2] Gargantua, Ch. 33.

Mais nous verrons qu'en réalité il est partisan du libre arbitre de l'homme et qu'il répugne fortement, par ses tendances dernières, au dogme de la prédestination. En tout cas, ces passages prouvent une étude approfondie de saint Paul et une influence manifeste de la Réforme sur Rabelais.

Une étude comparée des caractères de Pantagruel et de Panurge est très instructive à cet égard, et nous révèlera encore mieux les sympathies et les sentiments intimes de notre auteur.

IV

PANTAGRUEL ET PANURGE, OU L' « ÉVANGÉLIQUE » ET LE CATHOLIQUE

Il est évident, pour qui a lu attentivement Rabelais, que, dans sa pensée, Pantagruel est l'incarnation de l'hérésie religieuse alliée au sérieux moral, à la piété éclairée et profonde, telle qu'on la trouvait alors chez les premiers évangéliques, chez ces cardeurs et ces foulons de Meaux qui mouraient joyeusement pour leur foi. Panurge, au contraire, est le représentant de l'orthodoxie catholique, de la piété extérieure et superstitieuse, alliée à l'irréligion la plus complète et en même temps au manque de scrupules, au cynisme et au dévergondage moral les plus grossiers.

Les passages que nous avons déjà cités prouvent assez l'hétérodoxie de Pantagruel. C'est lui qui, au troisième livre, condamne le jeûne et qui remarque que « toute moynerie moins crainct les

commandements de Dieu transgresser que leurs statutz provinciaux[1] ». Bien plus, il lit la Bible dans le texte, et il s'engage, si Dieu lui donne la victoire, à expulser de son royaume « un tas de papelars et de faulx prophètes », prédicateurs d'abus. La forme et le fond de sa piété sont parfaitement conformes à ce qui caractérisait celle des premiers réformés. Il met tout son espoir en Dieu, et en Dieu seul. Avant de combattre il lui adresse une magnifique prière (II, 29). Voici avec quelles belles et chrétiennes paroles il renvoie un de ses prisonniers :

« Metz tout ton espoir en Dieu et il ne te délaissera » point, car de moy, encores que soye puissant, comme » tu peulz voir, et aye gens infiniz en armes, toutes « fois je n'espère en ma force ny en mon industrie ; » mais toute ma fiance est en Dieu mon protecteur, » lequel jamais ne delaisse ceulx qui en luy ont mis leur » espoir et pensée ».

Panurge, lui, est le type achevé de l'orthodoxie la plus pure et du catholicisme le plus parfait, qui se moque à l'occasion des objets les plus respectables de la croyance qu'il professe, de la piété extérieure et formelle, impuissante à renouveller l'homme moralement. C'est surtout en la Sainte Vierge et dans les saints qu'il met sa « fiance ». Il ne craint rien..... fors le danger et l'hérésie ; et en même temps il est foncièrement corrompu, il tient le langage le plus indécent et la conduite la plus scandaleuse.

Il a même une peur affreuse des hardiesses

[1] III, 19.

d'autrui. Quand le pieux hérétique Raminagrobis raconte qu'il a chassé de sa maison un tas de « villaines, immondes et pestilentes bestes » il s'écrie « comme tout effrayé » : « Je croy par la vertu Dieu qu'il est héréticque, ou je me donne au diable. Il mesdict des bons peres mendians Cordeliers et Jacobins, qui sont les deux hémisphères de la Christianté. Mesdire de ces bons et vaillans pilliers d'ecclise ! il peche villainement, il blaspheme contre la religion. J'en suys fort scandalizé ».

Mais c'est surtout au quatrième livre, dans la scène de la tempête que les deux caractères sont opposés en quelques traits, d'une façon caractéristique qui marque bien la différence de leur piété :

> Panurge, ayant du contenu de son estomach bien repeu les poissons scatophages, restoit acropy sus le tillac tout affligé, tout meshaigné et à demi mort, invocqua tous les benoitz saincts et sainctes à son aide, protesta de soy confesser en temps et lieu, puis s'escria en grand effroy disant : « Pleust à Dieu et à la benoiste, digne et sacrée vierge que maintenant, je diz à ceste heure, je feusse en terre ferme bien à mon aise ! [1] »

Car Panurge n'est pas seulement orthodoxe et le plus grand paillard « que oncques nous veismes » il est aussi, et c'est le dernier trait de son caractère, peureux comme une poule. « Par ma foy j'ay belle paour. Bou, bou, bous ! C'est faict de moy ! Je naye, je naye, je naye, je meurs ! Bonne gens, je naye ».

[1] IV, 18.

Pendant ce temps que fait Pantagruel ?

« Pantagruel, prealablement avoyr imploré l'ayde du grand Dieu Servateur, et faicte oraison publicque en grande devotion, par l'advis du pilot tenoit l'arbre fort et ferme ».

Et pendant que Pantagruel s'escrime à la manœuvre, que frère Jean travaille comme quatre, s'étant mis « en pourpoinct pour secourir les nauchiers », Panurge le veau, Panurge le criart, le pleurart « restoit de cul sur le tillac, pleurant et se lamentant comme une vache ».

Et comme le danger augmente, il se jette aux pieds de frère Jean qui l'envoie « ad omnes diabolos », en criant : « Zalas ! frère Jean, mon père, mon amy, confession ! Me voyez cy à genoulx. Confiteor, vostre saincte bénédiction ».

Et comme frère Jean se met à jurer comme plusieurs charretiers, il reprend :

« Ne jurons point, mon père, mon amy, pour ceste heure. Demain tant que vous vouldrez..... Zalas ! un petit mot de testament...........................

Ha, frère Jean, mon pere spirituel, mon amy, ne jurons poinct. Vous pechez..... Je pardonne à tout le monde. Adieu. In Manus. Bous, bous, bouonous ! Sainct Michel d'Aure, Saint Nicolas je vous foys icy bon veu, et à nostre Seigneur, que si ce coup m'estez aydant, j'entends que me mettez en terre hors ce dangier cy, je vous edifieray une belle grande petite chapelle, et n'y paistra vache ny veau ».

On voit que rien ne manque au tableau et que tous ces traits sont pris sur le vif. Enfin la nauf menace de couler. Alors :

« Feut ouye une piteuse exclamation de Pantagruel,

disant à haulte voix : « Seigneur Dieu, saulve nous : nous périssons. Non toutefoys adviegne scelon nos affections, mais ta saincte volonté soit faicte. — Dieu, (dist Panurge) et la benoiste Saincte Vierge soient avecques nous ».

On ne pouvait opposer d'une façon plus fine et plus profonde à la fois l'attitude du catholique qui, en cas de danger invoque la Vierge et les Saints, et celle du chrétien évangélique qui met tout son espoir en Dieu.

D'ailleurs cette « fiance » dans le Servateur et Seigneur ne doit pas paralyser notre activité et nous empêcher d'agir ; et Rabelais, par la bouche d'Epistemon, résout le délicat problème des rapports de l'activité humaine et de la grâce divine :

« Croyez, seigneur, que j'ay eu de paour et de frayeur » non moins que Panurge. Mais quoy ! je ne me suys » pas espargné au secours. Je consydere que si » vrayement mourir est (comme est) de necessité fatale » et inevitable, en telle ou telle heure, en telle ou telle » façon mourir est en la saincte volonté de Dieu. Pour- » tant icelluy fault incessamment prier, implorer, in- » vocquer, requerir, supplier. Mais là ne fault faire » but et bourne : de nostre part convient pareillement » nous avertuer, et, comme dict le sainct Envoyé, estre » cooperateurs avecques lui ».

Et pour achever le tableau, Panurge une fois le danger passé, oublie les vœux qu'il a faits et vérifie ainsi le proverbe italien :

Passato el pericolo, gabato el santo.

Comme on le voit, les idées religieuses de Rabelais sont celles de la première Réforme fran-

çaise. On peut ainsi les résumer : Le chrétien ne doit avoir pour règle que les enseignements de l'Evangile ; le pouvoir des papes est un pouvoir abusif et usurpé ; la vie monastique est antinaturelle et dangereuse au point de vue social ; le culte des saints est en contradiction avec l'Evangile, et les pelerinages ne sont que des « ocieux et inutilles voyages » ; le culte rendu à Dieu doit être un culte tout intérieur et personnel, et consister dans l'adoration et dans la prière ; nous devons mettre toute notre confiance en l'Eternel, et en lui seul. Voilà en quelques formules ce qui se dégage de son œuvre.

Si, comme le dit Ronsard, en s'adressant aux protestants :

> Pour estre exactement docte en vostre science
> Il faut tant seulement......................
> ....
> Parler de l'Eternel, du Seigneur et *de* Christ [1].

Rabelais a été des plus doctes en cette nouvelle science. D'autant plus que le dernier trait se trouve dans son œuvre. Grandgousier termine sa lettre à son fils Gargantua par ces mots : « La paix *de* Christ soyt avec toi [2]. »

Nous voyons donc que Rabelais a été hérétique et qu'il a senti plusieurs fois le fagot. S'il n'a pas été brûlé, il ne le doit qu'à la protection de ses amis, et aussi à son habileté. Mais s'il a mérité le feu, « ce n'est pas pour maints joyeux blasphèmes autorisés par la tradition du moyen âge, et

[1] Cité par M. Perdrizet, *Ronsard et la Réforme* (Nancy, 1902), p. 67
[2] *Gargantua*, Ch. 29.

dont la profonde immoralité de l'Eglise catholique ne s'était jamais formalisée ; ce fut pour avoir dit que le pur Evangile est supérieur à tous les livres, à tous les commentaires humains, ou pour avoir cité saint Paul avec prédilection, Saint Paul le grand apôtre de la Réforme, le fondateur du protestantisme avant Luther. »

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en citant ces belles et profondes paroles de M. Stapfer[1].

[1] *Op. cit.*, p. 329.

CHAPITRE III

POURQUOI RABELAIS
NE S'EST-IL PAS FAIT PROTESTANT?[1]

Si les idées de notre auteur se rapprochent à ce point des doctrines protestantes, pourquoi son attitude fut-elle si peu révolutionnaire en pratique, pourquoi Rabelais ne fit-il jamais ouvertement acte d'adhésion au parti nouveau ? Pourquoi, alors qu'il rejette la plupart des croyances catholiques, se conduit-il en fils soumis de l'Eglise et accepte-t-il vers la fin de sa vie deux cures dans l'une desquelles il exerça peut-être le ministère ?.....

A une telle question on ne peut répondre directement. Seules, la chronologie et l'histoire du temps donnent la solution de ce problème de psychologie.

I

On a pu remarquer que — sauf quelques-uns, qui ne sont pas les significatifs — presque tous les passages où se fait manifestement sentir l'in-

[1] Nous devons beaucoup pour cette partie au remarquable article de M. Hauser sur *l'Humanisme et la Reforme en France*, paru dans la *Revue Historique* (juillet 1897).

fluence de la Réforme dans l'œuvre de Rabelais se trouvent dans les deux premiers livres. C'est là que se trouvent les affirmations les plus caractéristiques, c'est là que Rabelais exprime ouvertement sa sympathie à l'égard des évangéliques persécutés.

C'est qu'en effet, pendant une période qui va de sa sortie du couvent à la publication de son *Gargantua* (1535), Rabelais fut bien près de la Réforme et inclina véritablement au protestantisme. Mais encore faut-il s'entendre.

Ce serait, croyons-nous, faire fausse route que de se représenter la Réforme française, à ses origines, à l'image de ce qu'elle fut quand le génie de Calvin lui eut donné une dogmatique arrêtée et une organisation solide. Les doctrines de cette réforme *fabrisienne*, comme on l'a appelée, sont très simples. D'après les *Evangiles et Epistres à l'usage des Chrétiens du diocère de Meaux*, elles se réduisent à deux points principaux :

1° L'*autorité souveraine des Saintes Ecritures* c'est le principe formel du protestantisme. — L'Evangile est la seule règle de la doctrine et de la vie. Tous les dogmes, les préceptes qui ne s'y trouvent pas sont inventions purement humaines et doivent être rejetés.

2° Le seul précepte de l'Evangile qui détruit tous les autres, c'est la *doctrine de la justification par la foi*. Le salut est un don gratuit de Dieu — principe matériel de la Réforme. —

C'est là ce que Le Fèvre enseignait déjà en 1512, dans ses *Commentaires sur saint Paul* qui ali-

mentèrent sans doute la pensée de Rabelais encore au couvent.

« Là (dans l'Evangile), écrit Le Fèvre, se trouve la doctrine de Christ....., et ceux qui l'étudieront puiseront avec joie de l'eau à la source du Sauveur.....

Ne suivons pas les préceptes et les dogmes des hommes, qui n'ont pas de fondement dans la lumière qui brille d'en-haut..... A quoi sert de jeûner de nouveaux carêmes et de payer la légitime, pourquoi me fier à de vaines prières et laisser de côté les prescriptions apostoliques? Rien de semblable n'est ordonné dans la doctrine du Christ[1]. »

Et ailleurs : « Bède m'est très vénérable, mais après l'évangéliste. »

En même temps que Le Fèvre, s'appuyant sur l'Ecriture condamne les jeûnes et le célibat des prêtres, il affirme nettement la doctrine de la justification par la foi.

Mais c'est surtout dans les œuvres de Marguerite de Navarre que cette idée est développée avec une grande force et un véritable talent poétique[2].

La double doctrine du retour à l'Ecriture et de l'inutilité des rites et des pratiques de l'Eglise, mais c'est ce que Rabelais enseigne explicitement dans sa *Pantagruéline Pronostication,* dans ses *Almanachs* et dans lesdeux premiers livres de son roman. Sur la place à donner à l'Ecriture et à la doctrine du Christ, on ne peut être plus affirmatif que lui ; quant à la doctrine de la justification par la foi, si on ne la trouve pas expressément formu-

[1] Doumergue, *op. cit.*, p. 81.
[2] Voir : Ab. Lefranc, *Les idées religieuses de Marguerite de Navarre.* Fischbacher. 1898.

lée, les quelques passages que nous avons cités [1] sur la grâce divine prouvent que Rabelais n'était pas loin de l'admettre.

Rabelais, dans ses deux premiers livres, semble donc en communion complète d'idées avec les « évangéliques ».

Tout, d'ailleurs, devait alors porter notre auteur à sympathiser avec la Réforme. Celle-ci est, à cette époque, l'alliée du progrès des bonnes lettres et un auxiliaire puissant de la Renaissance. Humanistes et réformés s'unissent contre le moyen âge et la scolastique ; tous réclament le retour à l'antiquité et aux textes, tous sont d'accord pour recommander l'étude des langues anciennes.

Si les premiers réformés sont, en même temps, des humanistes, presque tous les lettrés sont plus ou moins suspects d'hérésie. Les lecteurs royaux de ce qui sera plus tard le Collège royal penchent vers la Réforme et assistent aux prêches du Louvre[2]. La Sorbonne, en confondant les deux partis dans ses attaques, accentuait encore leur union. C'est ainsi que, un mois après l'établissement des lecteurs royaux, elle condamne leur enseignement comme entaché de luthéranisme et qu'en 1534 elle leur intente un procès dans lequel Béda, l'ennemi juré de la Réforme, prononça un grand discours.

Mais c'est surtout dans les œuvres des poètes latins de Lyon, avec lesquels Rabelais se trouva en rapports, qu'on peut se rendre compte de cette

[1] Page 95.
[2] Ab. Lefranc, *Histoire du Collège de France*, p. 148. — Myconius écrit à Bullinger, le 8 avril 1534 : « Dernièrement ils se sont montrés disciples de Christ en écoutant prêcher tous les jours. » (Herminjard, III, 161).

union entre la Réforme et l'Humanisme[1]. Avec la même ardeur qu'ils retournent à l'antiquité classique, ils remontent au Christianisme primitif. Ils célèbrent dans leurs vers la découverte de la philosophie grecque et de l'Evangile dans sa simplicité ; ce qu'ils veulent, c'est, suivant l'expression d'Erasme, « *Christum ex fontibus prædicare* ».

Ces mêmes tendances, ce même essai de conciliation entre le Christianisme et le platonisme apparaissent aussi dans les ouvrages de Budé.

On comprend donc que Rabelais, à cette époque, se soit senti attiré vers un mouvement qui émancipait la pensée du joug de la scolastique et qui libérait les corps de l'ascétisme et des pratiques monastiques ; on comprend que, à l'imitation de la plupart des nobles esprits de la première moitié du xvi[e] siècle[2], il ait concilié dans sa pensée le respect de Platon avec l'amour et la pratique de l'Evangile.

D'autre part Calvin n'existait pas encore, du moins comme réformateur. Quand M. Gebhart, faisant allusion à la promesse de Pantagruel de faire prêcher l'Evangile dans ses états si Dieu lui donne la victoire sur Loup-Garou, écrit : « au fond Pantaguel ne songeait guère à établir en son royaume la rigueur intolérante du gouvernement de Calvin », le savant critique dit là une vérité évidente, trop évidente. En 1532, date de l'apparition du *Pantagruel*. Calvin lui-même ne songeait guère à établir à Genève la rigueur intolérante de son gouvernement. Il n'était encore connu que

[1] Voir Buisson, *op. cit.*, ch. III.
[2] V. A. Lefranc, *Marguerite de Navarre et le Platonisme.*

comme latiniste, et Rabelais avait peut-être goûté le classicisme de son style, dans le commentaire du *de Clementia*. En 1535, année ou parut le *Gargantua*, Calvin était encore à Bâle et le 23 août seulement il publiait la préface de *l'Institution chrétienne*.

Ce n'est donc pas le « sombre dogme » de la prédestination, ce n'est pas l'intolérance calviniste et le fanatisme protestant qui pouvaient alors effrayer Rabelais.

On ne voit pas non plus que, à cette époque, Rabelais ait été antipathique aux Réformés ; quelques-uns même durent se réjouir de ce nouvel allié et fonder sur lui de grandes espérances. Si Calvin dans sa lettre à Daniel parle de « l'obscène » Pantagruel, le terme n'est pas de lui mais de la Sorbonne, et il n'insiste pas davantage. D'ailleurs le jugement de Calvin n'avait alors qu'une valeur individuelle.

On sait, au contraire, que le *Gargantua* figurait dans la bibliothèque de voyage d'Olivétan, le parent et l'ami du futur réformateur [1].

Dans ses *Poemata* qui parurent en 1548, Théodore de Bèze, qui avait dit ailleurs de Rabelais que tout grand esprit avait les yeux fixés sur lui, lui consacre ce distique :

> Qui sic nugatur, tractantem ut seria vincat,
> Seria quum faciet, dic, rogo, quantus erit ? [2]

L'accord semble donc parfait entre les réformés et Rabelais.

[1] V. *Opera Calvini*. édit. Baum et Cunitz t. X lettre n° 182.
[2] *Theodori Bezæ pœmata*. Paris, 1548. p. 66.

Pourquoi dès lors celui-ci n'adhère-t-il pas ouvertement au protestantisme ? C'est qu'il n'y avait pas encore en France deux églises rivales en présence, entre lesquelles il fallait choisir. Il y avait seulement les ennemis de l'obscurantisme, les partisans d'une réformation de l'Eglise et les réactionnaires.

Cette réforme, presque tout le monde la désirait, mais on espérait encore (du moins en France) la réaliser sans opérer de schisme. Le clergé et les prélats n'étaient pas les ennemis intraitables des Réformateurs : Briçonnet, Michel d'Arande, Gérard Roussel favorisent les idées évangéliques ; on les désigne comme les chefs de cette Eglise réformée telle que la rêve Marguerite ; et pourtant ils ne songent pas à rompre avec Rome.

Il en est de même pour les lettrés de Lyon qui se croyent meilleurs catholiques que les adversaires de l'Evangile ; et on les eût peut-être fort étonnés si on les avait accusés d'hérésie.

Jusqu'en 1538, date à laquelle il se tourna définitivement du côté de la réaction, on espéra gagner le roi à cette réforme moderée de l'Eglise. Les hésitations de François Ier, ses velléités protestantes purent, pendant quelque temps, encourager ces espérances et faire croire que, prenant parti pour les évangéliques, le monarque prendrait enfin l'initiative d'un mouvement réformateur.

Voilà l'état général des esprits jusqu'en 1535-1538. Il explique en grande partie l'attitude de Rabelais, si hardi par la pensée, si prudent et si réservé sur le terrain pratique ; il nous fait

comprendre pourquoi, malgré ses sympathies pour les idées nouvelles, l'auteur de *Pantagruel* n'a pas voulu à cette époque faire un coup d'éclat et rompre définitivement avec l'Eglise.

II

Mais ces temps heureux et nuageux où « n'étant plus nuit il n'est pas encore jour » ne devaient pas, ne pouvaient pas durer. La persécution sanglante qui commença à la fin de 1534, après l'affaire des placards, le zèle catholique du roi à cette occasion, montrèrent qu'il ne fallait pas trop compter sur l'appui de François Ier. Mais ce ne fut là que le commencement. Après les entrevues de Nice et d'Aigues-Mortes — au milieu de 1538 — il n'y a plus à se tromper sur les véritables sentiments du monarque qu'on avait cru un moment pouvoir amener à la Réforme. Une triple alliance est conclue entre François Ier, le pape et Charles-Quint, et le parti catholico-espagnol qui triomphait à Rome avec le cardinal Caraffa, triomphe aussi en France avec les Guise et les Montmorency. Dès lors les édits contre les hérétiques et les luthériens vont se succéder sans interruption jusqu'à l'édit général de Fontainebleau (1er juin 1540) et les supplices se multiplier.

L'Eglise s'est donc ressaisie. Autant l'hésitation du clergé et du pouvoir royal avait été favorable aux novateurs, autant cette attitude énergique et décidée va arrêter les velleités de réforme orthodoxe, va couper les ailes aux rêves que fai-

saient les âmes mystiques à la façon de Marguerite de Navarre. Désormais, il n'est plus possible de s'en tenir aux formules vagues qui concilient l'orthodoxie et l'attachement au pur Evangile, il n'est plus possible de continuer à nourrir les espérances généreuses et naïves de la première heure. L'Eglise a parlé et il faut se soumettre ou bien se préparer à la lutte, à la mort peut-être.... La plupart des lettrés et des humanistes préférèrent la soumission.

Il était naturel que Rabelais fût parmi ceux-ci. Son caractère n'était pas celui d'un apôtre, et sa vie prouve assez qu'il n'eut aucun goût pour le martyre. Son souci de se créer des amitiés parmi les hommes influents de son temps, sa fuite à Metz, montrent que Rabelais n'eut pas le tempérament d'un Savonarole ou d'un Jean Huss.

Certes, il ne fut pas de ceux qui, comme Etienne Dolet, riaient de la folie des martyrs bravant la mort « avec une ridicule persévérance et une intolérable obstination » ; mais, sans doute, il ne se sentait pas né pour mourir en faveur d'une cause, si belle et si bonne fût-elle. J'imagine, si nous pouvions l'interroger sur ce point qu'il nous répondrait, en se moquant un peu de nous, et peut-être aussi de lui même : « A Dieu ne plaise pue je meure grillé, ainsi qu'un hareng-saur [1] Je me dois à mes malades. Qui prendrait soin de ces pauvres goutteux, si je venais à mourir ? qui les consolerait, les resjouirait, les esbaudirait ? »

Il dit d'ailleurs lui-même qu'il ne soutient ses opinions que jusqu'au feu exclusivement.

[1] II, Ch. 5.

Mais encore ne faudrait-il pas trop insister sur cette idée et exagérer la timidité de Rabelais. Il y a en lui un curieux mélange d'audace et de prudence : N'oublions pas que son *Gargantua* parut à un moment où les persécutions redoublaient ; n'oublions pas le soupir de son héros à propos des évangéliques persécutés.....

Il est vrai que l'auteur, effrayé de sa hardiesse, met à profit un voyage à Rome pour se faire donner un bref d'absolution et se prémunir contre la mauvaise fortune ; malgré ce viatique et la bénédiction du Saint Père, il est arrêté à son retour d'Italie comme luthérien ou zwinglien, c'est tout un pour le cardinal de Tournon, et il n'échappe aux griffes « harpyiacques » du gouverneur de Lyon qu'en se réclamantde la reine de Navarre. A peine sorti de ce danger, ce « fol endiablé » commet l'imprudence de dîner en compagnie de Marot, de Dolet et de quelques autres hérétiques de marque, et d'acclamer les noms de Mélanchthon et d'Erasme ! Pourtant ce fut la timidité et la prudence qui l'emportèrent. En 1542, voyant qu'il n'y avait plus rien à espérer et que le roi s'était définitivement jeté dans le parti de la réaction, il publia une édition expurgée et corrigée de ses deux premiers livres. Il est vrai que les changements introduits étaient assez insignifiants : Rabelais se borne le plus souvent à remplacer les mots *Sorbonne* et *théologien* par des équivalents plus ou moins heureux. Mais ce que l'auteur n'a pu faire disparaître, c'est l'esprit protestant dont les deux premiers livres sont tout pénétrés.

Une sauvegarde bien plus efficace des hérésies

de Rabelais est l'attitude hostile qu'il prend, dès cette époque, à l'égard du chef de la Réforme française. Dans une phrase du prologue du livre deuxième qui contenait les épithètes « abuseurs et séducteurs », il ajoute les mots « *prédestinateurs, imposteurs* ».

Le troisième livre, qui parut en 1546, s'il est encore pénétré d'esprit protestant, ne contient guère de passages à tendances hérétiques que la mort du poète Rominagrobis et le discours de Gargantua sur le mariage des enfants sans le consentement des parents. Le quatrième livre commence bien contre la papauté une violente campagne, mais qui n'a rien de spécifiquement protestant et dans laquelle Rabelais se sentait appuyé par Henri II. En revanche, ce livre contient une attaque très directe contre Calvin. C'est *Antiphysie*, c'est-à-dire Contre-Nature, qui a enfanté les « Matagotz, Cagotz et Papelars, les Demoniacles Calvins imposteurs de Genève..... et aultres monstres difformes et contrefaicts en dépit de Nature [1] ».

Peut-être faut-il voir dans le dialogue de Dindenault et de Panurge (Ch. VI et VII) une allusion satirique au catéchisme de Calvin publié en 1542, et où l'enfant répond au ministre : « Voire..... voire », ou bien : « Je l'entends ainsi ».

C'étaient là des représailles. Le réformateur de Genève dans son traité *des scandales* avait écrit ceci en 1550 :

Agrippam, Villanovanum, Doletum et similes vulgo notatum est, tanquam cyclopas quospiam, Evangelium

[1] IV, 32.

semper fastuose sprevisse. Tandem eo prolapsi sunt amentiae et furoris ut, non modo in filium Dei execrabiles blasphemias evomerent, sed quantum ad vitam animæ attinet, nihil a canibus ac porcis putarent se differe. Alii, ut Rabelaysius, Desperius et Goveanus, gustato evangelio, eadem cæcitate sunt percussi. Cur istud ? nisi quia sacrum illud vitæ æternæ pignus sacrilega ludendi aut videndi audacia ante profanarant? ..... Solemnis mos est impuris istis canibus, quo plus ad ructandas blasphemias licentiæ habeant, scurrilem personam agere. Ita in conviviis et sermonibus suaviter jocando omnia religionis principia convellunt [1] ».

Calvin, tout en reconnaissant que Rabelais avait autrefois goûté quelque chose du pur Evangile, le met maintenant au rang des sacrilèges et des « chiens ». Dès lors la rupture est complete entre l'auteur du *Pantagruel* et les protestants. Tout le parti le considère comme un impie et comme un athée, le met sur le même rang que Dolet et Despériers et voit en lui un destructeur de toute religion qui, en se jouant et en plaisantant, détourne les âmes de la vraie piété et de la crainte du Seigneur.

C'est d'abord Robert Estienne qui, réfugié à Genève auprès de Calvin, reproche à ses persécuteurs leur indulgence envers Rabelais :

« Noverat Robert hujus modi doctores pro Christi pura doctrina libenter accepturos doctrinam Athei Rablesii ejusque libros impie et insulse Gargantuae et Pantagruelis nomine inscriptos; nullam operam dederunt ut liber illi maledici ac blasphemi conviciatoris cum authore cremaretur [2]. »

[1] *Opera Calvini*, t. VIII, p. 45.
[2] *Præfatio ad glossar novi specimen* 1553, cité par M. A. Renouard dans les *Annales de l'Imprimerie des Estienne*, Paris, 1843, p. 327.

Dans l'*Epître de Passavant*, qui date environ de 1553, Théodore de Bèze, l'ancien admirateur de Rabelais, parle de Pantagruel « cum suo libro quem fecit imprimere per favorem cardinalium, qui amant vivere sicut ille loquebatur. »

Henri Estienne développe les accusations de Calvin dans l'*Apologie pour Hérodote*[1] :

« Je parleray maintenant de ceux qui ne se contentent pas de proférer leurs blasphèmes haut et clair contre leurs semblables ou en présence d'autres aussi, ausquels ils s'efforcent de faire despit en despitant Dieu, ou bien d'en remplir les banquets ou compagnies joyeuses (où ils font couler les dicts blasphèmes sous prétexte de gosseries et rencontres facétieuses), mais, afin que tout le monde en puisse être témoin, les font imprimer. Qui est donc celui qui ne sçait que nostre siècle a fait revivre un Luoian en un François Rabelais, en matière d'escrits brocardans toute sorte de religion ? Qui ne sçait quel moqueur et contempteur de Dieu a esté Bonadventures de Periers ? Sçavons-nous pas que le but de ceux-ci et de leurs compagnons a esté, en faisant semblant de ne tendre qu'à chasser la mélancolie des esprits et leur donner du passe-temps et en s'insinuant par plusieurs risées et brocards qu'ils jettent contre l'ignorance de nos prédécesseurs..., venir après à jetter aussi bien des pierres en nostre jardin, comme on dit en commun proverbe ? c'est-à-dire donner des coups de bec à la vraie religion chrétienne.....

Car, quand on aura bien espluché leurs discours, ne trouvera-t-on pas que leur intention est d'apprendre aux lecteurs de leurs livres à devenir aussi gens de bien qu'eux ? c'est-à-dire de ne croire de Dieu et de sa providence.....

[1] Genève, 1566, p. 119.

Et pour clore ce propos, je di que les livres de ces deux que nous avons nommés sont autant de filets tendus pour prendre ceux qui ne sont bien armés de la crainte de Dieu. »

Castellion lui-même, le doux et tolérant Castellion, dira aussi pour défendre Dolet : « Ils ont fini par faire croire au vulgaire que Servet était quelqu'un de semblable à Rabelais, à Dolet ou à Villanovanus, quelqu'un pour qui il n'y avait ni Dieu ni Christ[1]. »

La rupture est donc complète entre Rabelais et les protestants. Des deux côtés, on ne ménage pas les coups ; on peut remarquer que ce fut Rabelais qui commença l'attaque.

Cette attitude agressive, ces traits lancés à Calvin, ont-ils pour seule cause la prudence, l'intérêt et l'égoïsme ? Nous ne croyons pas que cela seul suffise à expliquer la rupture de Rabelais avec le parti protestant ; nous croyons qu'on peut trouver des raisons plus profondes, des motifs plus nobles. Il nous les faut maintenant rechercher.

III

En même temps que la persécution faisait réfléchir les plus hardis, en même temps que le Concile de Trente, par antithèse avec l'hérésie protestante, précisait son dogme et sa doctrine et délimitait étroitement le domaine de l'orthodoxie, fermant ainsi la voie de la conciliation à ceux qui auraient voulu s'y tenir encore, Calvin avait parlé de son

[1] Cité par M. Buisson, *op. cit.*, p. 45, d'après le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme* (2e série, II, p. 335).

côté et donné au protestantisme une forme et une direction nouvelles.

Par un coup de génie, Calvin comprit que c'en était fait de la Réforme et qu'elle cessait d'être une religion si elle n'arrivait pas à maintenir un dogme, à reconstituer une morale, à rétablir une autorité [1] ; et, avec une puissance d'esprit incomparable, avec une volonté et une persévérance invincibles, il fit cette œuvre, il vint à bout de cette entreprise.

Ce dogme, sur lequel il établit la morale protestante, c'est celui de la prédestination absolue, c'est-à-dire la négation de la liberté humaine, l'incapacité radicale de l'homme à se sauver par ses propres forces, la nécessité de la grâce de Dieu pour le salut. En même temps qu'il donnait une dogmatique à la Réforme, il lui donnait une organisation solide en établissant à Genève le régime de la théocratie.

Mais en même temps qu'il assurait l'existence et la vitalité de la Réforme, il la séparait de tout ce qui n'était pas elle, et avant de tout de la Renaissance. Calvin savait en effet que l'essence de la Renaissance c'était la libre-pensée, c'était ce que Marguerite de Navarre appelait le « euyder », c'est-à-dire la confiance en soi et l'amour de la vie et de l'indépendance. Contre ces libertins spirituels qui prétendaient concilier la foi chrétienne, fondée sur l'autorité divine, et la philosophie grecque, d'origine exclusivement humaine et source de l'impiété et de la présomption, Calvin en 1545,

[1] Hauser (art. cit.)

lança sa déclaration de guerre : *aux libertins qui se disent spirituels*, et en 1550 son traité *de scandalis*[1].

La Renaissance et la Réforme, ces deux courants unis à l'origine, séparent donc leurs eaux... Du moment qu'il fallait choisir entre Platon et Calvin, entre Genève et la Grèce antique, Rabelais ne pouvait pas hésiter : il se tourna résolument du côté de l'Humanisme et abandonna la cause du Protestantisme.

C'est qu'au fond, Rabelais ne fut jamais protestant, dans le vrai sens de ce mot ; il eut toujours une répulsion profonde pour le dogme fondamental du protestantisme et du vrai christianisme : le dogme du péché originel et de la corruption radicale de l'homme. Toute la philosophie de Rabelais — si philosophie il y a — est la négation — explicite ou implicite — de ce dogme, que Calvin accentua avec force, avec passion — dans son *Institution Chrétienne*.

C'est ce qu'il nous faut maintenant essayer de montrer.

IV

Cette philosophie — celle de toute la Renaissance — c'est ce qu'on a appelé le *naturalisme*[2], c'est-à-dire la morale fondée sur la croyance à la bonté naturelle de l'homme et sur la libre et joyeuse acceptation des lois de la nature ; c'est la philosophie du bon sens et de la raison ; c'est un

[1] Hauser, *art. cit.* — Voir aussi Lefranc, *Marguerite et le Platonisme*, p. 37.
[2] Brunetière, *op. cit.*

stoïcisme fait de « gaieté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites[1] ».

Naturaliste dans cette acceptation du mot, Rabelais l'a été toute sa vie, par toutes les fibres de son être, par son tempérament, par le fond même de son génie.

Dans ses deux premiers livres, il y a bien quelques passages qui pourraient faire croire qu'il acceptait alors la théorie de Luther et que, près de dix ans après le mémorable débat de celui-ci avec Erasme, il prenait parti contre celui qu'il appelle son maître et son « père chéri ». Mais ce n'est là qu'une apparence. Au moment où il affirme que « le propre sens et franc arbitre » ne peut « estre que meschant sy par la grace divine n'est continuellement guidé[2] », il identifie la grâce divine et le sens propre en faisant dire à Gallet à propos de Picrochole : « Il n'y a ordre. Cest homme est *hors de sens et délaissé de Dieu*[3]. »

Et plus loin : « Rien n'est ny sainct, ny sacré à ceux qui se sont *émancipés de Dieu et raison* pour suivre leurs affections perverses. »

Ici, plus d'opposition entre le sens commun, la raison humaine et la grâce divine. La raison est seulement opposée aux « affections perverses ». Mais, ce qui est une réfutation complète du dogme du péché originel, sans que Rabelais s'en rende peut-être bien compte, c'est, quelques chapitres plus loin, la création de l'abbaye de Thélème[4].

[1] Nouveau prologue du livre IV. Expression empruntée peut-être au titre d'un écrit de Budé : *de contemptu rerum fortuitarum* (1520).
[2] I 29.
[3] I, 22.
[4] I, 57.

« FAY CE QUE VOULDRAS », telle est la seule règle à laquelle sont assujettis les Thélémites.

Fais ce que voudras, non pas, comme l'aurait dit Luther, parce que le chrétien régénéré est le Temple du saint Esprit, et que celui qui vit en Christ doit jouir de la liberté glorieuse des enfants de Dieu, mais parce que « gens libères, bien netz, bien instruictz, conversans en compagnies honnestes, ont par nature un instinct et aguillon qui tousjours les poulse à faicts vertueux et retire de vice, lequel ils nommoient honneur. Iceulx, quand par vile subjection et contraincte sont déprimez et asservis, destournent la noble affection par laquelle à vertuz franchement tendoient à deposer et enfraindre ce joug de servitude : car nous entreprenons tousjours choses deffendues et convoitons ce qui nous est denié. »

On ne pouvait mieux exprimer la croyance à la bonté naturelle de l'homme et prendre le contrepied du protestantisme qui rétablissait le dogme du péché originel dans toute sa plénitude et toute sa force.

D'ailleurs Rabelais n'a pas encore bien conscience de cette contradiction qui existe entre sa pensée et le Christianisme. Il se croit encore chrétien, il veut revenir à l'Evangile, il exprime sa sympathie pour les évangéliques persécutés à cause de leur foi. Rabelais ne se rend pas compte encore de ce qui le sépare de la Réforme ; à cette époque d'enthousiasme qui marque l'union de la Réforme et de l'Humanisme contre le moyen âge on ne voit que ce qui rapproche les esprits. Rabelais pouvait alors prendre franchement parti pour le « pur

Evangile » sans voir que, au fond, il était aux antipodes du véritable Christianisme.

Plus tard, il prit mieux conscience de cette opposition, et l'on comprend que, la prudence et la haine de Calvin aidant, il en vint à se séparer du protestantisme.

Rabelais — et toute la Renaissance avec lui — conçoit l'homme comme une volonté libre, comme une force puisant en soi ses moyens d'action et ses raisons d'agir. Ici on retrouve l'influence de la philosophie grecque qu'il avait étudiée à fond. Nourri de Platon et de saint Paul, ce fut le premier qui l'emporta, ce fut le premier qui, en somme, eut toujours ses préférences.

Socrate et son disciple Platon croyaient aussi à un « aiguillon et instinct », intérieurs qui nous poussent au bien ; d'après eux, celui qui rentre en soi-même ne peut nier, sans mentir, la distinction du mal et du bien. D'autre part, le bien, une fois aperçu, s'impose à la volonté irrésistiblement ; pour l'accomplir, l'homme ne doit puiser ses forces qu'en lui-même ; par conséquent point d'appel à la grâce divine, à l'action du Saint-Esprit.

En même temps qu'il revient à la philosophie antique, Rabelais donne la main aux philosophes du XVIIIe siècle, et en particulier à Rousseau, le théoricien de « l'homme naturellement bon ».

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la valeur de cette conception de l'homme, mais il faut reconnaître qu'elle repose sur une illusion naïve, quoique généreuse, et sur une observation superficielle de la nature humaine.

Aussi l'abbaye de Thélème est-elle une belle

*

utopie, un rêve magnifique que la réalité se serait chargée de faire évanouir, si l'idée de Rabelais avait pu être mise en pratique. C'est une soçiété idéale, ce sont des hommes parfaits qu'il place dans son abbaye, mais ce ne sont pas des hommes réels, des hommes *naturels*.

« Jamais ne feurent veuz chevaliers tant preux, tant gualans, tant dextres à pied et à cheval, plus vers, mieulx remuans, mieulx manians tous bastons, que là estoient; jamais ne feurent veues dames tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses. »

Cette conception de l'homme n'est pas seulement superficielle et insuffisante, elle est aussi aristocratique et intellectualiste : « *gens libères, bien netz, bien instruictz* » trouvent seuls place dans l'abbaye ; on n'y voit pas de pauvres, d'artisans :

« Il n'y en avait aucun parmi eux qui « ne sceust lire, escripre, chanter, jouer d'instrumens harmonieulx, parler de cinq et six langages, et en iceulx composer tant en carme que en oraison solue. »

C'est là ce qui rapproche encore Rabelais de la philosophie grecque et en particulier d'Aristote, pour qui l'homme vertueux, c'est l'homme libre, non assujetti au travail et pouvant développer harmonieusement toutes ses facultés. Mais en même temps, Rabelais se sépare de la Réforme qui, quoi qu'en dise M. Brunetière, est essentiellement démocratique.

Un autre indice où l'on peut remarquer cette tendance intellectualiste de Rabelais, c'est un passage sur l'immortalité de l'âme, où Pantagruel

dit : « Je croy que toutes âmes *intellectives* sont exemptes des ciseaulx de Atropos. » D'après cette phrase, Rabelais semblerait croire seulement à l'immortalité des âmes spirituelles, c'est-à-dire affranchies par la science et l'intelligence. Il est vrai que ce n'est là qu'une citation d'Aristote et que le sens du mot *intellective* n'est pas bien clair.

Un dernier point de contact de Rabelais avec l'antiquité, et ici non pas avec le spiritualisme de Platon, mais bien avec le paganisme dans ce qu'il a de plus anti-chrétien, c'est l'adoration de la nature, le culte de la beauté qui apparaît dans toute son œuvre. Dans sa réaction contre le mysticisme du moyen âge qui condamnait les besoins naturels du corps et traitait l'homme comme un pur esprit, Rabelais va beaucoup trop loin et en arrive à l'exaltation du corps et à la glorification de tous ses instincts, bons et mauvais.

Ce n'est pas seulement la joie de vivre qui dilata alors largement la poitrine de l'humanité trop longtemps comprimée, qui fit dire à Ulrich de Hutten : « Il fait bon vivre ». Cette résurrection, cet épanouissement de l'être tout entier, ce besoin de vie et de mouvement qui caractérisa le XVI[e] siècle n'est pas étranger à l'esprit de la Réforme ; c'est lui qui fait chanter Luther et lui fait aimer les oiseaux. Mais chez le moine saxon cette joie de vivre vient surtout de la liberté intérieure, du salut retrouvé par la communion avec Jésus-Christ.

Chez Rabelais, c'est tout autre chose : c'est l'apothéose de l'énergie propre, c'est l'adoration ardente de toute la nature, sans distinction, ni

préférences, avec ce qu'elle a de sublime et de grossier.

Ce culte pour la beauté et pour le corps apparaît dans le soin de l'auteur à exclure de son abbaye de Thélème, c'est-à-dire de sa cité idéale les femmes et les hommes « borgnes, boyteux, bossus, layds, defaicts » et à n'admettre que les « belles, bien formées, bien naturées, et les beaulx, bien formez, bien naturez ».

Il apparaît aussi dans les chapitres consacrés à l'éducation de Gargantua. On a remarqué [1] que, pour un mot résumant les exercices intellectuels du jeune géant, il y en a une douzaine qui ont trait à la toilette et aux soins du corps, et que, pour dix pages consacrées à son éducation, sept au moins concernent la gymnastique ou la santé.

L'amour de la vie intense résume donc les dispositions fondamentales de Rabelais et s'élève chez lui à la hauteur d'un principe.

Mais chez Rabelais *nature* est le plus souvent synonyme de *raison ;* les deux mots marchent presque toujours ensemble : « Nature ne veut et raison condamne ; — le vœu de nature et raison ; — le fait par raison, le doit par nature — Voilà ses formules habituelles.

La philosophie de Rabelais est donc, au fond, la philosophie du bon sens, de la raison naturelle. Cette raison doit nous enseigner l'indulgence et la bonté, et aussi le mépris des évènements qui ne dépendent pas de nous ; elle doit nous donner cette « gaieté d'esprit conficte en mespris des

[1] M. Stapfer, *op. cit.* p. 293.

choses fortuites[1] » que possède Pantagruel, l'homme selon son cœur :

> C'était le meilleur petit bonhommet que oncques ceignit l'épée. Toutes choses prenoit en bonne partie, tout acte interpretoit a bien ; jamais ne se tourmentoit ; jamais ne se scandalizoit.

Jusqu'ici rien d'anti-chrétien. N'est-ce pas là le portrait tracé par Saint Paul de celui qui a la charité, l'ἀγάπη ? Mais Rabelais ajoute un petit commentaire qui nous transporte loin du christianisme, et qui est tout le *pantagruelisme :*

> Aussi eust il été bien forissu (sorti) du déificque manoir de raison, si aultrement se feust contristé ou altéré. Car tous les biens que le ciel couvre, et que la terre contient en toutes ses dimensions..... ne sont pas dignes d'esmouvoir nos affections et troubler nos sens et espritz [2].

Rabelais répéterait volontiers avec Boileau : « Aimez-donc la nature, suivez donc la raison »

La nature est institutrice de vertu et tout le secret de l'éducation consiste à revenir à elle et à favoriser son développement libre et normal. La raison de son côté, doit nous apprendre que rien ici-bas ne doit troubler la sérénité de notre humeur et le calme de notre esprit. Ce stoïcisme, s'il ne manque pas d'une certaine grandeur, n'a rien de spécifiquement religieux, et surtout rien de chrétien.

Un esprit comme Rabelais, qui avait avec le paganisme — avec ce qu'il y a de meilleur dans

[1] Prologue du livre IV.
[2] III, 2.

le paganisme — des points de contact si nombreux et si profonds ne fut jamais un protestant.

D'autre part, le spectacle de ce qui se passait à Genève n'était pas fait pour le rassurer et l'attirer; on comprend facilement que la discipline calviniste ne pouvait guère plaire à cet amoureux de liberté et d'indépendance, qui avait rejeté le joug de l'Eglise parce qu'il le trouvait trop lourd. Celui de Rome était encore plus facile à porter que celui de Genève. Il est inutile d'insister sur ce point, comme aussi sur la profonde incompatibilité de caractère qui existait entre Rabelais et Calvin.

Mais n'oublions pas qu'il fut toujours possible d'être très protestant d'idées, sans accepter la férule du Réformateur — témoins Castellion, Bolsec, Henri Estienne, Servet dont le supplice n'eut lieu que l'année même de la mort de Rabelais. — Mais Rabelais ne fut jamais un vrai protestant d'idées.

CONCLUSION

Si Rabelais fut un moment l'allié de la Réforme biblique et antipapale, la cause du protestantisme, et surtout du calvinisme ne fut jamais la sienne. Il n'avait donc pas à mourir pour une foi qu'il ne partageait pas.

Certes l'auteur de Pantagruel ne fut pas un sceptique ; il montre assez ses sentiments à l'endroit de Trouillogan, le philosophe pyrrhonien, pour que nous sachions à quoi nous en tenir sur ce point. Il ne fut pas non plus un athée, comme on l'a pensé trop souvent. Il crut en Dieu ; — il est vrai que ce Dieu n'est peut-être pas très distinct du monde, puisqu'il le définit : « une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part » — il crut à l'immortalité de l'âme, ou du moins à une certaine immortalité. Mais ces croyances n'ont rien de particulièrement chrétien et sont plutôt un héritage du spiritualisme grec.

En revanche, il ne comprit jamais le principe de la justification par la foi, sur lequel repose toute la Réforme. Or, le dogme du péché originel et celui de la prédestination — qui n'en est que l'aboutissement logique — ne sont que la mise en formules d'une expérience intime et personnelle : le sentiment de l'impuissance morale et du péché. Rabelais ne fit jamais cette expérience. Il se sépara

de l'église catholique plutôt par le travail de la pensée et par amour de l'indépendance, qu'à la suite d'une crise de conscience. Il dut saluer en Luther l'émancipateur des esprits, courbés sous le joug de la scolastique et le libérateur des corps, enchaînés dans l'ascétisme et les vaines pratiques de l'Eglise ; ce fut par haine pour les *Barbouillamenta Scoti* qu'il s'associa à la Réforme ; et il la favorisa tant qu'elle fut l'alliée des bonnes lettres et qu'elle confondit sa cause avec celle de la Renaissance. Mais, lorsque les deux courants se séparèrent, Rabelais n'hésita pas à l'abandonner, parce que sa foi n'était pas sa foi, son Dieu n'était pas son Dieu.

La Réforme repose sur deux principes : le libre examen, qui est le principe formel, et la justification par la foi, qui est le principe matériel. Rabelais accepta le premier qui, aux yeux des Réformateurs, n'était pas l'essentiel, et n'était qu'une arme de combat ; mais il ne comprit pas le second, parce qu'il manqua de ce *sens religieux* qui caractérise un Saint Paul, un Saint Augustin, un Luther ou une Marguerite de Navarre.

Pourtant il garda toujours dans l'esprit quelque chose de ses premières préoccupations, dans le cœur un souvenir de ses premières sympathies et l'on retrouve, même dans le quatrième livre, les traces de l'influence de la Réforme biblique et antipapale.

N'oublions pas que si Rabelais ne fut jamais un vrai calviniste ou un vrai luthérien, il fut encore moins un catholique convaincu, et que, en faisant acte de soumission à l'Eglise, il se di-

minua quelque peu moralement. Il n'eut pas la « sombre obstination [1] » de Calvin : il fut un sage, diront les uns. Pour nous, nous ne pouvons que le regretter, et nous croyons que son caractère n'aurait rien perdu de sa noblesse à être un peu plus énergique et un peu plus « obstiné. »

[1] Brunetière, *op. cit.*

Vu ;
Le Président de la soutenance,
John VIÉNOT.

Vu :
Le Doyen,
Edm. STAPFER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

